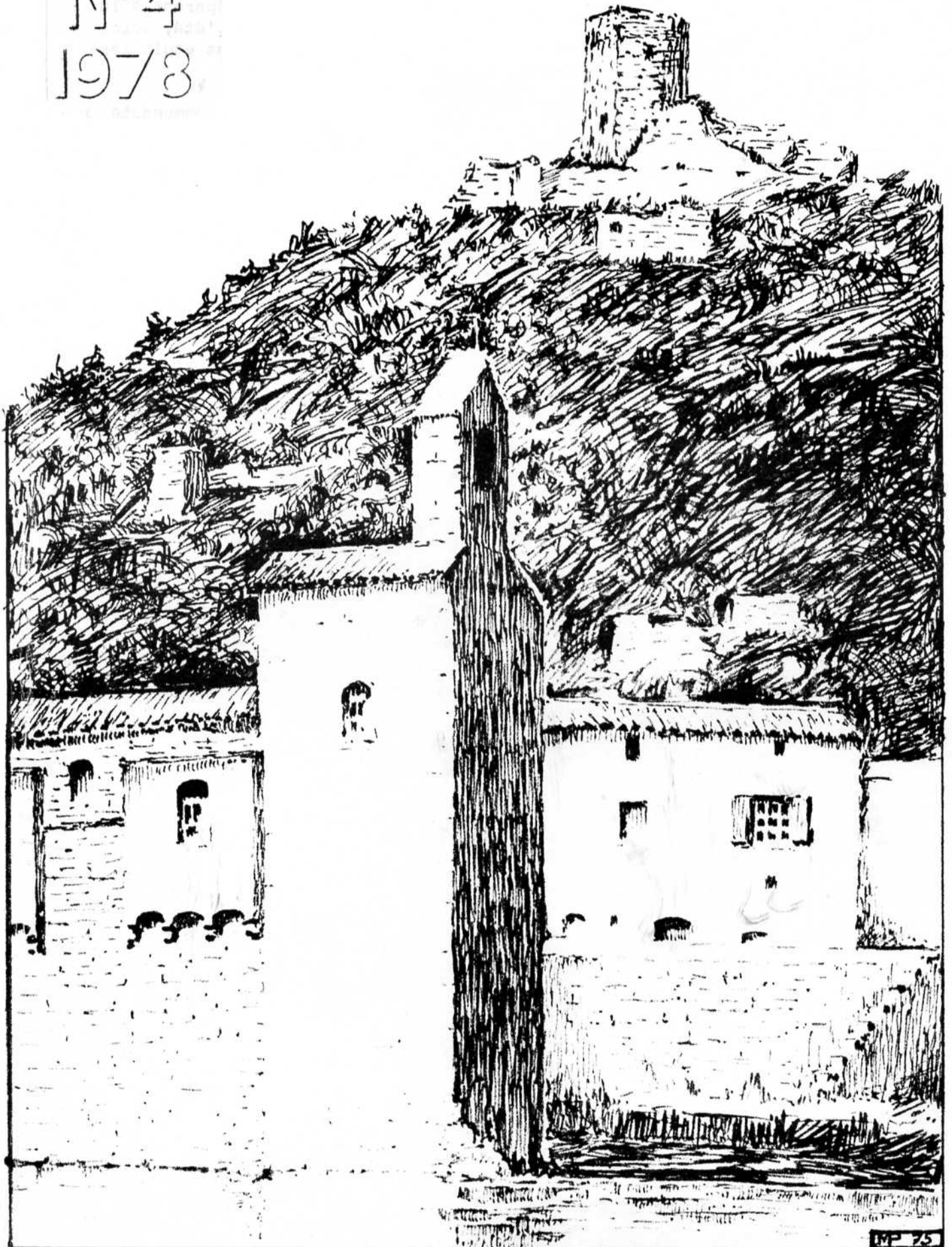


N°4
1978



PONTAIX : le Temple et le Château

association universitaire d'études drômoises

N° 4
1978BULLETIN TRIMESTRIEL n° 4-1978 (le 47 ème depuis sa
fondation)

Prix de ce numéro 8 F
 " du n° 1-2 - 1978 8 F
 " du n° 3-1978 5 F
 Prix de l'abonnement pour 1978 15 F

REGLEMENT DES COTISATIONS ET COMMANDES de BULLETINS
 ANTERIEURS (voir p. 16)
 au C.C.P. " A U E D VALENCE " - n° 5744-20 T LYON

Adresser toute correspondance à Mlle BERNARD -
 6, rue Ch. Péguy - 26000 VALENCE

S O M M A I R E

	Pages
- Présentation du Bulletin	2
- <u>LIVRON</u> , place forte protestante de 1562 à 1633 (1 ère partie) J.P. BERNARD	3 - 13
- <u>LA VALLOIRE</u> : Textes, dessins, 14 photos	
I - le site archéologique de <u>Moras</u> A. HERITIER	14-16
II - <u>La Tour d'Albon</u> et les châteaux à "motte" M. BOIS	17-19
III - <u>Histoire de La Valloire</u> P. MARTIN	
. Le Comté d'Albon "	20-26
. Mantaille "	26-27
. Moras et son mandement "	28-31
. Le Prieuré de Manthes "	31
. La Commanderie de Lachal "	32
IV - <u>Les églises romanes</u> de Manthes et d'Anneyron - d'après les notes de H. DESAYE	33 34
V - <u>Valloire rurale et industries</u> A. BERNARD	35-40
NOTES ET COMMUNIQUES -	
x-"Die, cité romaine et épiscopale " x	13
- <u>Bulletins disponibles et cotisations</u>	16
- L'été 1978 à Valdrôme	19
- Associations locales et départementales : tourisme et culture	41-43

DATE A RETENIR
 29
 NOVEMBRE

Les enseignants de l'Education Nationale, adhérents de l'AUED, sont invités à assister ce 29-11, à l'École Normale d'Institutrices, à 15 heures, à l'Assemblée Générale annuelle. Après l'élection de la partie renouvelable du Conseil d'Administration, ils entendront un exposé : Romans au XIXe siècle : le cadre urbain, l'industrialisation, la mentalité romanaise.

(VOIR AU DOS _____)

De Janvier à Mai derniers, ont été publiés un bulletin spécial, réédité du N° 1-1976 " Les monuments religieux dans la Drôme " (M. PEYRARD et M. DESAYE) ; un bulletin double 1-2, et le bulletin 3 préparant à la sortie en Valloire. Après les mois d'activité ralentie de l'été, voici notre dernier bulletin trimestriel de l'année, que nous avons voulu largement illustré.

J.P. BERNARD avait décrit les institutions de la communauté de LIVRON aux 16^e et 17^e s. Un beau dessin de la ville-fortera en 1608, que la British Library nous a autorisés à publier, nous a incités à raconter ces luttes dramatiques pour la possession de Livron de 1562 à 1598. Notre collègue nous donnera la suite en 1979.

L'essentiel du bulletin est encore consacré à LA VALLOIRE, dont notre n° 3 avait décrit surtout les traits physiques. La sortie du 21 Mai devait en être une illustration et un complément. Nous avons eu le plaisir de compter une centaine de participants au départ d'Anneyron. Hélas ! la brume puis la pluie de plus en plus forte ont masqué de beaux panoramas, et fait renoncer à la découverte d'un bloc morainique typique (1). Les photos publiées ici ne pourront qu'évoquer imparfaitement ces paysages. Qu'elles incitent au moins, un jour ensoleillé, à revoir ces belles campagnes et leurs horizons.

Heureusement le trajet en deux cars - formule commode pour les observations - a permis à Mme THOMAS et Mr DUPUIS de signaler plusieurs sites intéressants. Et Mme BOIS, après Mme THOMAS, nous a bien montré le tertre ou motte de La Tour d'Albon - nouveau chapitre de l'archéologie médiévale que celui de ces " mottes ".

Et Mr P. MARTIN, a pu, en salle, nous raconter le passé d'ALBON et de MORAS, - où nous avons vu des remparts en cailloux roulés. Le prieuré de LACHAL, les églises de MANTHES et d'ANNEYRON ont permis (à l'abri de la pluie !) quelques observations. Vous trouverez, incluses dans ce Bulletin, quelques belles photos.

Ce passé raconté devait être fixé par écrit : il occupe la majeure partie de ce Bulletin. Et nous terminons par le débouché de ce passé dans le présent de la Valloire.

* * *

Nous invitons les membres de l'A U E D, appartenant à l'enseignement public, à assister nombreux, le 29 NOVEMBRE PROCHAIN, à l'E.N.F., à 15 heures, à l'Assemblée Générale annuelle. Nous aurons la chance d'entendre notre collègue A. SAUGER, professeur agrégé d'histoire au lycée de Romans, nous parler d'un sujet nouveau pour nous : l'histoire de Romans - surtout des Romains - au 19^e siècle.

Et vous serez appelés à élire ou réélire les membres du Conseil d'Administration ; élection d'une grosse importance, car ils désigneront ensuite les membres du Bureau dont un Président, notre très regretté M. PEYRARD devant être remplacé, pour la bonne marche normale de notre Association.

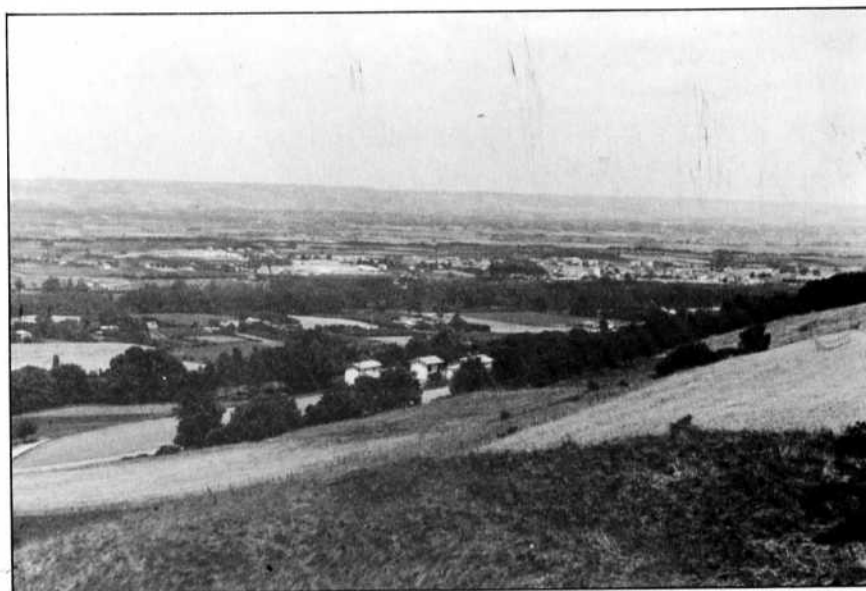
La Secrétaire, A. BERNARD

- (1) - Qu'on pourra essayer de repérer en direction Sud-Sud-Est de Beaufort : petite route montante vers Chantabot, puis chemin de terre. S'informer si possible près des dernières fermes.
- (2) - Mr DUPUIS a été le parfait organisateur de la sortie, et nous l'en remercions vivement. De nombreux participants n'oublieront pas le bon repas à l'Hôtel des Sources ; et, tous, la visite au vivier proche.



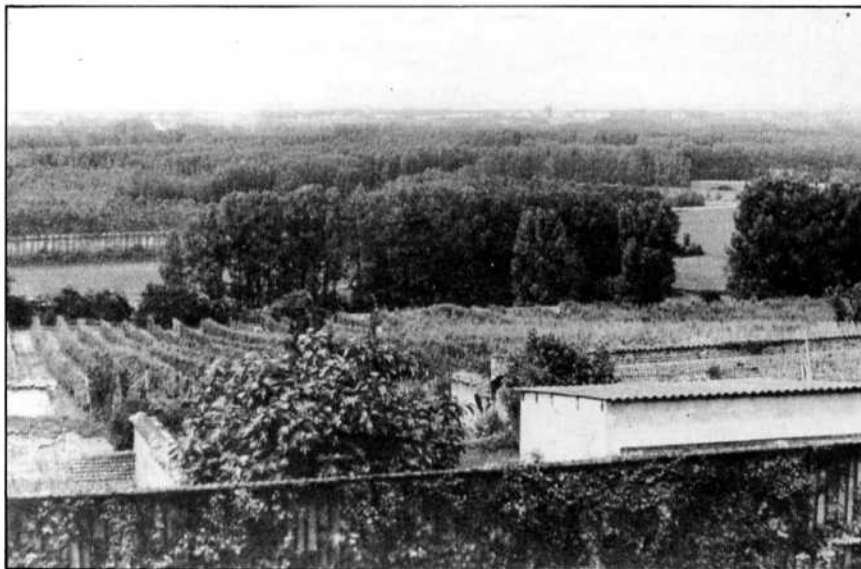
Vue prise de la tour d'Albon vers l'Ouest:

- 1) au fond, le **vivaraïs cristallin**, la "Montagne" - peu visible ici - de 1.000 à 1.300 m, le Plateau - environ 400 m, le Talus raide dont le Rhône ancien a détaché la "Montagne d'Andance" (méandre mort encore visible).
- 2) **La Vallée**, on voit Andancette, un des villages industriels sur le fleuve.
- 3) **La Valloire** à son débouché occidental, riches cultures, peu d'arbres, la nappe phréatique est ici très profonde.
- 4) Au premier plan, les pentes inférieures du tertre ou "motte".



Vue de la Tour d'Albon vers le Nord:

- 1) Ligne monotone du **plateau**, boisé, de cailloux anciens et argile, qui borde au Nord La Valloire.
- 2) Les **terrasses** de cailloux et limons bien cultivées et assez boisées.
- 3) Au centre, celle **d'Anneyron**, très plate, bordée par son gradin raide, très boisé dominant la basse terrasse würmienne. Le gros bourg s'y étale largement, remarquez les longs bâtiments bas, à gauche, de l'usine **lafuma**.



Vue prise de Moras vers le Nord :

La nappe phréatique, ici peu profonde, nourrit de grandes peupleraies, des prés, des riches vergers de pommiers et poiriers. Murs de clôtures en cailloux roulés.



La source de Veuze :

En plein village de **Manthes**, est une émergence de la puissante nappe phréatique nourrie en amont par les pluies, sur les plateaux, sur les plaines de Bièvre et du Liers, et sur les collines morainiques de Faramans à Thodure. Les deux branches de Veuze et leurs dérivations se perdront bientôt dans les épaisseurs de cailloux. Ici la source abondante et régulière alimente le vivier à truites tout proche.

Photos de M. Payan.

LIVRON, PLACE FORTE PROTESTANTE (1562-1633)

Après le tableau de la vie municipale à Livron aux 16^e et 17^e s. (p. 3 à 8 de notre Bulletin n° 3-1978) voici, du même auteur - qui fait de longues recherches sur l'histoire de sa ville - le récit des événements dramatiques au temps des guerres dites de religion.

La reproduction d'un dessin - de 1608 - de la ville encore pourvue de ses remparts et sa citadelle (reproduction autorisée par la British Library possesseur de l'original et que nous remercions vivement) illustre très heureusement son rôle de forteresse protestante. Et J.P. BERNARD a fait un croquis fort clair des sièges de 1574 et 1575. Le Bulletin suivant vous racontera la 2^{ème} partie (de 1598 à 1633) de cette lutte "à peine mais non armée " qui a suivi l'Edit de Nantes et a abouti, par la volonté de RICHELIEU et LOUIS XIII au démantèlement de la forteresse, politique de destruction de toutes les résistances à l'autorité royale en France.

Il nous a semblé que cette histoire d'un bourg en grande majorité protestant, que sa situation à une croisée de voies très importantes, et son site sur éperon élevé, inclinaient à la résistance à toutes les troupes armées, dépasse en intérêt le cadre livronnais. C'est une grande partie de notre département, en particulier les pays de la rivière Drôme, qui ont subi de telles épreuves et persévéré dans leur opposition au catholicisme imposé. Nos bulletins 1977-4 et 1978 1/2 vous offraient un résumé de l'histoire de VALDROME, autre bourg protestant et résistant, mais dans un autre contexte géographique. Il ne serait pas sans intérêt de noter ressemblances et différences.

A.B.

N D L R - Les noms des édits royaux, et ceux de personnages bien connus, ont été soulignés dans l'ensemble de l'article.

- J.P. BERNARD indiquera à la fin de la 2^{ème} partie de son article les sources des documents et textes d'auteurs cités.

Au milieu du XVII^e siècle, LIVRON était presque tout entier ramassé au flanc de la colline dominant la Drôme et le Grand Chemin de Lyon à Marseille. Au sommet s'élevait le château-citadelle entouré de la " VILLE VIELHE " ; et plus bas, au nord-ouest de la " VILLE ", s'étalait le " BOURG " ceint de fortes murailles. (voir croquis) Cet ensemble très fort abritait entre 1000 et 1500 habitants, agriculteurs et artisans pour la plupart.

1/- NAISSANCE DE L'EGLISE REFORMEE LIVRONNAISE (1562) -

A la veille des guerres de religion, la Réforme avait pénétré largement la population livronnaise : le 2 Février 1562, lors d'une Assemblée générale où se trouvaient 104 chefs de ménage, 9 personnes seulement se déclarèrent opposées à la célébration de la Cène dans l'église du lieu.

.../...

Un ministre protestant Jehan PENIN envoyé de Genève sera accueilli dans le bourg le 7 Mai et retenu le 24 selon le voeu de la population. Le lundi 25 Mai on enverra chercher à Crest sa malle de livres qui y était restée, et quelques jours plus tard on lui fera confectionner une robe de serge noire et des chausses. L'Eglise réformée livronnaise était née. La majorité du Conseil de la Communauté tenait alors pour la Réforme : c'est le Consul Pierre TEYSSIER, lui-même qui conduisit le ministre au Synode de Valence le 3 Juin ; François BROE le premier Conseiller l'accompagna au Colloque de Romans le 26 Août ; en Décembre, le Conseiller Louis de CORBIERES fut délégué avec lui aux Etats de Montélimar ...

2/- PREMIERS COMBATS AUTOUR DE LIVRON (1562-1563) -

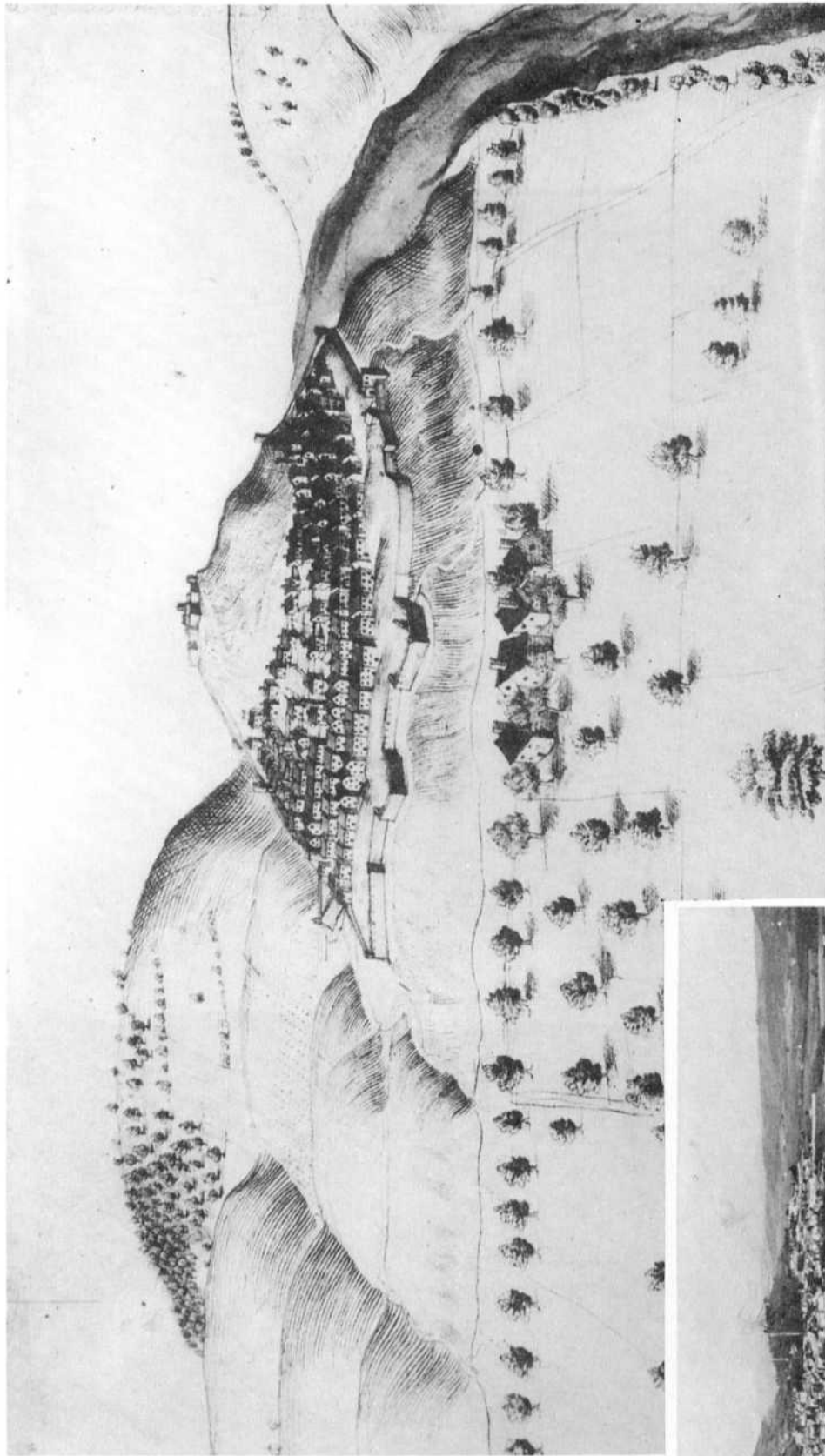
C'est par un coup de force retentissant que va s'engager la guerre civile en Dauphiné: le 27 Avril 1562, le Lieutenant Général LA MOTTE-GONDRIN cerné dans sa résidence à Valence et poursuivi par les hommes du baron DES ADRETS, est percé de coups d'épée et pendu à une poutre. C'est le début d'une série de raids éclairs sanglants qui vont mettre la Province sous l'autorité des gentilshommes acquis à la Réforme. Livron va vivre désormais au rythme des incessants passages de troupes, fournissant des grains et des bêtes au camp de Loriol véritable base de ravitaillement pour les troupes protestantes allant combattre plus au sud, fournissant aussi des hommes pour les combats qui ne s'arrêtent plus : 35 Livronnais choisis le 5 Juin pour aller à Montélimar, 6 hommes envoyés le lendemain à Valence, 37 hommes encore le 12 Juillet ; le 20 Septembre, tous les hommes disponibles demandés pour défendre Valence

Au milieu de ces alarmes, un coup de théâtre vient, au début de 1563, bouleverser les esprits, : le baron des ADRETS a eu des contacts secrets avec l'ennemi ! Le 10 Janvier, 18 volontaires livronnais armés sont envoyés à Romans où le chef suspecté de trahison va être arrêté. La plus grande confusion règne alors dans le pays, la Reine-mère Catherine de Médicis subissant les influences contradictoires des Grands du Royaume. Ceux-ci vont pourtant se rapprocher et négocier en Mars 1563 l'Edit d'Amboise stipulant " LE PARDON ET L'OUBLI DE TOUT LE PASSE ".

3/- UNE RECONCILIATION DIFFICILE (1563-1565) -

Après bien des difficultés, l'Edit sera reçu et publié en Dauphiné. Durant les troubles, les quelques Livronnais naguère opposés à la Réforme se sont tus et ont participé aux affaires locales, craignant surtout les agissements incontrôlés des soldats de passage dont certains avaient défoncé les portes et brisé les statues et l'autel de l'église St Prix (1). La paix revenue, les divisions vont éclater au grand jour. Quand, le 14 Novembre 1563, les élus livronnais décident de rendre l'église aux prêtres et de leur prêter main-forte en cas de troubles, les prêtres refusent de reprendre immédiatement leur église et leur office, craignant que la proposition ne dissimule un piège.

(1) L'Eglise St Prix consacrée en 1493, est plus récente que la vieille église Ste Madeleine du Bourg, dont il sera question p. 11. Les deux églises se situaient à l'entrée de ce qui est l'actuel cimetière supérieur de Livron. Il reste quelques vestiges de St Prix.



LIVRON EN 1608

Livron est vu par le côté ouest. A droite, la Drôme que l'on passait à gué ou par un bac en période de hautes eaux. A gauche, le Mont-rôti culminant à 259 m (remarquer le versant Nord seul boisé). Au bas de la colline bordant le Grand Chemin de Lyon à Marseille, 4 maisons seulement (en 1658, on n'en comptait encore que 6). L'ingénieur d'Henri IV, Jean de Beins a fait un dessin très exact de la citadelle et des murailles, l'extension du bourg est marquée aussi exactement, mais le détail des maisons est représenté de façon conventionnelle.

Dessin de Jean de Beins,
reproduit avec l'autorisation
de la British Library
additional MS. 21117, ff 58 v, 59.



... et voici, Livron en 1960, vu sous le même angle : plus de citadelle dominant la vieille ville, et une considérable extension le long de la N 7 en direction du Rhône.

Constatant la division qui régnait dans le Royaume, CATHERINE DE MEDICIS pensa ranimer le culte monarchique et refaire ainsi l'unité en promenant le jeune roi CHARLES IX (qui n'avait que 14 ans) à travers la France. Le cortège royal arrivé à Etoile le 3 Septembre 1564 en repartit le 13 pour se rendre à Loriol, passant au pied de la colline de Livron dont les habitants s'étaient employés à mettre en place un pont de bois sur la Drôme (le dernier pont de pierre avait été emporté par une crue en 1521). " LE MERCREDY 13 SEPTEMBRE, DE MATIN, LE ROY FIST SON ENTREE A LORIOLE EN GRAND TRIOMPHE ET SOLEMPNITE, AYANT PAR LES RUES FAICT MECTRE SABLE, FAICT RAMEES EN PLUSIEURS ENDOICTS ..., FAICT SONNER L'ARTHILHERIE. LE ROY FUST MYS SOUBS LE PALLY (Jais) DE TAPPETAS BLEU, BLANC ET INCARNAT FAICT EXPRES ..." La Cour passa la nuit à Loriol et partit pour Montélimar le lendemain.

C'est peu après le passage du roi qu'on résolut de prendre à Livron des mesures préventives contre la peste qui avait déjà fait des victimes dans la vallée du Rhône : défense de laisser errer les pourceaux, fumiers et immondices portés hors du bourg, fermeture des tavernes, etc.. Il faudra attendre le 30 Avril 1565 pour que la ville soit déclarée " NETTE ET ENTIEREMENT PURGEE DE LA CONTAGION DE PESTE ".

Si l'Edit d'Amboise, le passage de la Cour et la peste avaient contribué par des voies différentes à l'apaisement des passions dans la Communauté de Livron, les oppositions n'en demeuraient pas moins en profondeur. Le 18 Avril 1565, en Assemblée générale, une âpre discussion opposa Catholiques et Réformés sur le point de savoir qui devait payer le ministre protestant ; " CEUX DE LA RELIGION " assumeront cette charge décida l'Assemblée générale.

4/- UNE PAIX FRAGILE (1565-1569) -

L'unité communautaire restait troublée et les Assemblées des chefs de famille étaient moins suivies. Aussi, le 12 Janvier 1567, un Conseil extraordinaire fut-il constitué pour " GOUVERNER, REGIR ET DETERMINER LES AFFAIRES DE LA COMMUNE " ; il comprenait 15 membres dont le Consul et les 6 Conseillers : un Conseil municipal avant la lettre en quelque sorte !

Il fut décidé de bien garder la ville lorsqu'on apprit la reprise des combats en Octobre 1567 : " ON SONNERA LA RETRAITE A SON DE CLOCHE LE SUIR ; APRES, IL NE SERA PERMIS D'ALLER SANS CHANDELLES ET ON DEVRA RENDRE RAISON D'ALLER AINSI LA NUIT ". Après la dure expérience de l'année 1562, les Livronnais souhaitaient ne plus héberger de troupes protestantes trop souvent indisciplinées. C'était aussi bien sûr le voeu des autorités : le 4 Septembre 1568, le baron de GORDES, Lieutenant général du Dauphiné, commanda aux Livronnais de " SE CONTENIR ET VIVRE EN PAIX SOUS L'OBEISSANCE DU ROI, DE BIEN GARDER LA VILLE ET DE N'Y LAISSER ENTRER PERSONNE DE QUELQUE QUALITE QU'IL SOIT ". Mais trois jours plus tard, il fallut aviser GORDES qu'on logeait déjà à Livron des soldats " de la Religion " car, lui dirent les élus locaux, " NOUS NE NOUS SENTIONS FORTS POUR RESISTER CONTRE EUX ".

Au niveau national, la ligne dure triompha bientôt avec l'Edit de St Maur du 25 Septembre 1568 qui interdit le culte réformé et ordonna aux pasteurs de quitter le Royaume. A Livron, le 17 Octobre, le vice-Châtelain annonça à la population qu'il avait reçu " ORDRE DE M. DE GORDES QU'ON FASSE DIRE LA MESSE DES AUJOURD'HUI ET QU'ON Y PROTEGE LES PRETRES " ; le curé FAURE qui s'était retiré à Valence sera reçu dans le bourg le 19.

Le calme revenu, on entreprit de faire les comptes : depuis le début des troubles, la Communauté s'était endettée de plus de 4000 livres pour l'entretien des troupes de passage !

5/- LA GUERRE AUX PORTES ET L'ESPOIR DE PAIX (1570-1572) -

Eloignées jusqu'alors, les opérations militaires allaient toucher LIVRON en 1570. Le 28 Mars, MONTBRUN, à la tête d'une fraction de l'armée protestante battue à Moncontour, franchit le Rhône au Pouzin, s'empara de Loriol et envoya une partie de ses hommes coucher à Livron ; ils y restèrent peu car MONTBRUN voulait concentrer ses forces à Loriol et Grâne. Le 13 Mai, GORDES, qui était bien décidé à déloger MONTBRUN, vint à Livron avec une forte troupe. Mais c'est le 30 Juillet seulement qu'il fit tenter, sans succès, un assaut général contre Loriol. La paix dans tout le Royaume signée à ST GERMAIN le 8 Août mit un terme aux opérations. L'armée de GORDES quitta alors Livron, au grand soulagement de la population que l'entretien des soldats avait saignée à blanc.

L'année 1570 allait s'achever sur un effort d'apaisement dans le bourg : en Décembre, le Conseil fit réparer un local au-dessus de l'Hôpital pour les cérémonies catholiques (l'église St Prix caccagée était inutilisable).

Tout au long de l'année 1571 et durant le premier semestre 1572, le manque d'argent sera le principal souci des élus locaux ; on se résoudra à vendre le métal des cloches brisées et 4000 livres seront empruntées.

Sur le plan militaire, de l'été 1570 à l'été 1572, ce furent deux années calmes et l'on put croire un moment à la paix définitivement revenue. Mais l'illusion se dissipa vite.

6/- LA ST BARTHELEMY ET SES SUITES (1572-1574) -

Les massacres d'Août 1572 à Paris et Lyon, grossis encore par ceux qui en apportaient la nouvelle, jetèrent la terreur parmi la population réformée. Si la modération de GORDES et la sagesse du Parlement de Grenoble évitèrent l'hécatombe dans notre province, des exécutions sommaires de prisonniers à Romans et à Valence créèrent à Livron comme en beaucoup d'autres lieux une véritable psychose du massacre. Les prêches et assemblées de réformés furent partout interdits ; les pasteurs durent quitter le Royaume (celui de Loriol, Pierre de VINAYS qui devait plus tard venir à Livron, se réfugia à Genève où il fut reçu comme habitant le 5 Novembre 1572). Des troupes allaient d'un lieu à l'autre, prêtes à intervenir en cas de troubles graves : au début de Septembre 1572, M. de BELLEGARDE et sa Compagnie restèrent quatre jours à Livron.

Après quelques départs de protestants vers Genève, la tentation de fuir se mua en volonté de résistance, voire de vengeance chez certains que la nouvelle du succès protestant à La Rochelle galvanisait. Aussi MONTBRUN, sorti de sa retraite au début d'Avril 1573, mit-il peu de temps à rassembler une petite armée. Loriol et Livron furent à nouveau occupés au début de Juillet ; pour peu de temps car, à l'occasion d'une trêve en Décembre, MONTBRUN cèda Livron au Lieutenant général, lequel ordonna aussitôt au Consul de faire détruire les portes de la ville. Mais deux mois s'étaient à peine écoulés que MONTBRUN se remettait en campagne. A la fin de Février 1574, quittant Alex qui avait été prise d'assaut, une troupe protestante forte de 400 hommes et commandée par MIRABEL revint occuper Livron. Le chef protestant prit bientôt le titre de Gouverneur militaire de la ville qu'il s'employa à mieux fortifier ; les Livronnais en escouades y travailleront tout au long des mois de Mai et Juin. MIRABEL, mort accidentellement le 16 Juin en tombant d'un bastion, sera remplacé à la tête de la garnison par Philibert de ROYASSE, gendre de MONTBRUN.

7/- LIVRON ASSIEGE, SAUVE, MAIS TOUJOURS MENACE -

(JUN 1574 - NOVEMBRE 1574) (1)

La Cour inquiète des succès de MONTBRUN avait envoyé contre lui le Dauphin d'Auvergne François de BOURBON qui fut nommé Gouverneur du Dauphiné. La nouvelle de la mort du roi Charles IX (survenue le 30 Mai) n'arrêta pas la campagne militaire. Après diverses opérations, l'armée du Gouverneur parut devant Livron toujours occupé par les 400 hommes de ROYSSE : c'était le Vendredi 25 Juin 1574. Dès le lendemain, les canons entrèrent en action : 660 coups allaient être tirés ouvrant une brèche entre la porte d'Empêchy et la porte de la Barrière. MONTBRUN, cantonné à Loriol, venait jour et nuit harceler les assiégeants. Ceux-ci étaient prêts pour tenter l'assaut lorsque le Gouverneur apprit que les Réformés allaient recevoir des renforts du Vivarais. Jugeant sa position peu sûre, il préféra renoncer à l'attaque. Le 2 Juillet, il leva donc le siège et se dirigea vers Valence avec ses cavaliers, laissant son infanterie en cantonnement à Etoile. Les Protestants, exploitant le renoncement trop rapide de la troupe royale, purent se targuer d'avoir obtenu la victoire.

Après la mort de Charles IX, son frère HENRI qui devait lui succéder, avait quitté la Pologne dont il avait été élu roi. Il ne devait arriver à Lyon que le 6 Septembre. Là, en présence de la Reine-mère, il fut décidé de tout mettre en oeuvre pour obtenir la soumission de toutes les places du Dauphiné, notamment Livron dont la garnison contrariait la circulation dans la vallée. Dès Octobre 1574, Henri III fit réunir une bonne armée de plus de 6000 hommes sous la conduite du Gouverneur du Dauphiné assisté du Maréchal de BELLEGARDE et du baron de GORDES. Cette armée vint le 5 Octobre assiéger Le Pouzin qui tomba le 18. Loriol ouvrit aussitôt ses portes, MONTBRUN ayant retiré ses troupes. Grêve, assiégée le 24, tomba le 31. Désormais - Etoile et Alex étant aussi occupées par les Royaux - la garnison protestante de Livron se trouvait isolée, et les Livronnais ses hôtes étaient pris dans l'inéluctable enchaînement des violences : face à la menace extérieure d'une aveugle répression, ils ne pouvaient plus désormais que faire cause commune avec leur garnison.

8/- LIVRON ASSIEGE POUR LA SECONDE FOIS -

(DECEMBRE 1574 - JANVIER 1575)

Le 15 Novembre 1574, Henri III, qui se rendait à Avignon pour présider les Etats du Languedoc, embarqua sur le Rhône et quitta Lyon accompagné d'une centaine de bateaux. Il avait donné l'ordre de déloger la garnison protestante de Livron. L'armée royale forte maintenant de 8000 hommes commença donc de se préparer sous les ordres du Maréchal de BELLEGARDE et du baron de GORDES. A la mi-Décembre, tout était prêt. Le 17, les premiers détachements furent envoyés vers Livron et, le lendemain 18, le gros de l'armée s'ébranla. La garnison livronnaise était sur ses gardes : à l'approche de l'ennemi, le chef PONTET fit une sortie de reconnaissance avec une trentaine de cavaliers et, dans la nuit, sous la conduite de BOUVIER, quelques soldats descendus des murailles à l'aide de longues cordes pénétrèrent dans le camp royal, blessèrent plusieurs gardes et parvinrent à rentrer dans la ville sains et saufs.

Du côté royal, le dimanche 19 Décembre fut employé à organiser le campement et à mettre en place l'artillerie (voir croquis). Dans Livron, où il n'y avait que 400 hommes en armes, on ne disposait que d'une pièce

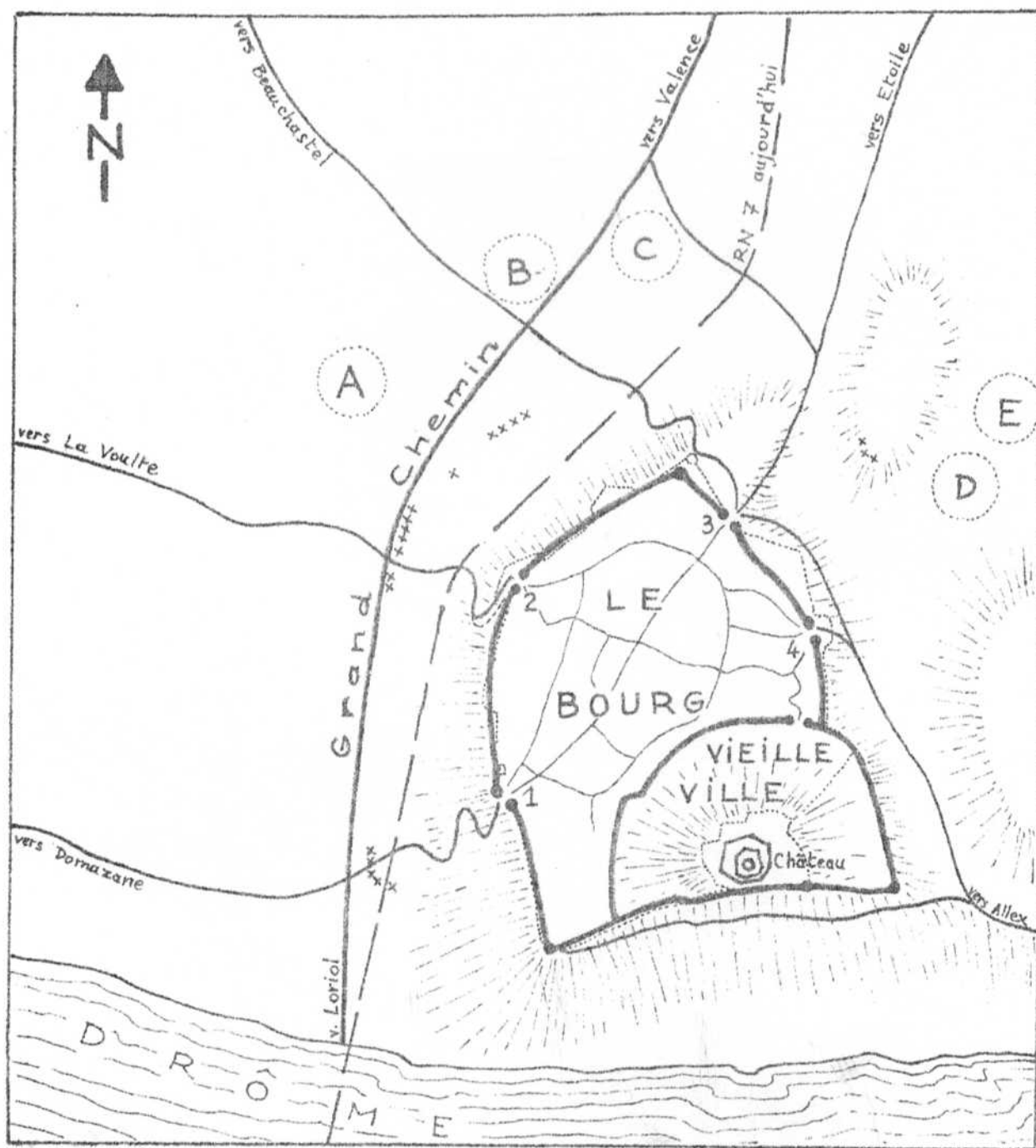
(1) Suivre le récit des sièges sur le croquis.

de très petit calibre. Inquiet, le commandant ROYSSE fit démolir les murs de la vieille ville afin de renforcer l'enceinte extérieure : ce travail prit les 19 et 20 décembre. Après quoi, les événements se précipitèrent.


Le 21, les premiers coups de canon retentirent, et les 22, 23 et 24 Décembre, toute l'artillerie royale entra en action ouvrant une brèche courant sur près de 500 m. Le samedi 25 Décembre, c'est la porte d'Empêchy - porte très forte ouvrant sur le chemin de La Voulte - qui essuya le tir le plus nourri. Tout au long de ces journées, BELLEGARDE avait fait creuser un profond fossé en zig-zag allant du camp royal au pied des murailles livronnaises.


Ce jour de Noël, chacun dans Livron sentait que l'assaut était proche. Jusqu'à la nuit les femmes et les enfants aidèrent les hommes à colmater quelques mètres de brèches avec les matériaux disponibles, le petit canon de la garnison tirant pour les protéger. Dans la nuit, MONTBRUN tenta d'envoyer cent hommes en renfort mais, ayant passé la Drôme difficilement, 14 seulement parvinrent à tromper la vigilance des gardes et à pénétrer dans la place. Renfort insignifiant en nombre mais qui conforta grandement le moral des assiégés. Le moment était bien choisi car le lendemain, dimanche 26 Décembre, l'armée royale donna l'assaut dès 14 heures en trois points sur le côté ouest. Les combats furent terribles. Thomas GAY raconte dans ses Mémoires : " LE MARESCHAL ... FIST METTRE TOUTE SA CAVALERIE EN BATAILLE, TANT REISTRES FRANÇOIS QUE AULTRES AU DEVANT DE LA VILLE MENANT GRAND ET ENORME BRUIT ; CAR LES TROMPETTES SONNOIENT TOUTES DE VOIX ARDENTE, LES TAMBOURS DE L'INFANTERIE FRANÇOIS, SUISSSES ET AULTRES BATTOIENT TOUS D'UN ACCORD, PUIS AVEC CETTE MARTIALE HARMONIE, CE QUI FAISOIT LA CONTRE-BASSE ESTOIT LE BRUIT ET CHOPETTERIE DES ARQUEBUSADES AVEC L'HORRIBLE ET ESPOUVANTABLE BRUIT DES CANONS ... ESTANT AU COMBAT EUSSIEZ VU GENS TOMBER COMME GRESLE, REPOUSSES A COUPS D'ARQUEBUSADES, A COUPS DE PIQUES, DE PIERRES ET AULTRES ARMES, LES SOLDATS DE DEDANS ESTANT ENTREMESLES DE FEMMES QUI JETOIENT PIERRES A GRANDE ABONDANCE ... " L'assaut dura jusqu'au soir, mais les assiégés ne cédèrent pas ; et " LA NUIT VENUE - écrit GAY - ABATTUS COMME PIGEONS TREMPES, LES ASSIEGEANTS MIRENT LEURS GARDES A LA FAÇON ACCOUSTUMEE DE LEUR CAMP ". De part et d'autre, les pertes étaient lourdes. Dans Livron, ROYSSE le commandant ayant été tué, il fallut lui trouver un successeur. C'est son cousin Antoine de POITIERS de LAYE âgé de 23 ans seulement qui fut choisi ; retenu au lit par une grave blessure, il refusa d'abord la charge, mais pressé par tous, il finit par accepter. Dans le camp royal, c'était une immense déception : échouer devant une si petite place forte ! Dès le lendemain 27 Décembre, BELLEGARDE et GORDES firent reprendre les tirs d'artillerie afin de gêner les assiégés qui s'employaient à redresser leurs murailles ; ils firent aussi développer les ouvrages d'approche. De son côté, MONTBRUN n'oubliait pas Livron : dans la nuit du 28, il envoya un renfort de 50 hommes.

L'année nouvelle 1575 allait être l'occasion d'un paisible intermède : " LE 1. er JANVIER - raconte Jean de SERRES - LE CAMP ROYAL RETENTIT DE TOUS COTES DE TROMPETTES MILITAIRES ; D'ABORD ON SALUA LES CHEFS ; ENSUITE, APRES QU'UN HERAUT EUT SIGNIFIE AUX HABITANTS DE LA PLACE FORTE QU'IL LEUR ETAIT PERMIS DE S'APPROCHER SANS AUCUN RISQUE DES MURAILLES, LES ASSIEGES FURENT SALUES PAR LES SONS AGREABLES DES TROMPETTES ". Mais il fallut bien vite revenir aux dures réalités. Dans les premiers jours de Janvier, BELLEGARDE fit placer des mines pour tenter de saper toute la partie ouest de l'enceinte. Comme les résultats restèrent en deçà des espoirs, on fit encore donner toute l'artillerie. Le 7 Janvier, 8 canons furent transportés face à la porte de la Barrière qui ouvrait sur le chemin de Loriol, le reste de l'artillerie tonnant à l'ouest et au nord du bourg. Et le 8 Janvier, à 11 heures, les troupes royales se lancèrent à nouveau à l'assaut en trois points. La lutte opiniâtre dura jusqu'à



LA PLACE DE LIVRON

 murailles jusqu'en 1581

 murailles de 1590 à 1623

I : Porte de la Barrière.

2 : Porte d'Empêchy.

3 : Porte de la Chanal.

4 : Porte de Tronas.

Siège de 1574/1575

 emplacement des canons.

A : Camp principal des forces royales (Bellegarde).

B : Camp des Piémontais.

C : Camp des Suisses.

D : Cantonnement de GORDES.

E : Compagnies dauphinoises.

17 heures. Partout les assiégés résistèrent victorieusement. Beaucoup tombèrent ce jour-là et les assiégeants ne purent emporter tous leurs morts. " JE VOUS ASSURE - écrit GAY - QUE LES CORBEAUX DE DAUPHINE ET VIVARAIS EURENT BIEN DE LA MANGEAILLE DES CORPS MORTS ETENDUS ENTOUR LIVRON ". Dans le camp royal, ce fut l'accablement : le nouvel échec survenait alors que les désertions se multipliaient et que la maladie commençait à décimer les rangs piémontais. Le dimanche 9 Janvier, les canons ne reprirent pas leur tir et les Livronnais purent entreprendre le relèvement de leurs murs. Comme l'a noté J.A. de THOU, leurs succès " COMMENÇAIENT A LEUR FAIRE MEPRISER LEURS ENNEMIS. ILS LE TEMOIGNERENT PAR UN SPECTACLE QU'ILS DONNERENT AU CAMP DU ROI. ON VIT UNE FEMME FILANT SA QUENUILLE SUR LA BRECHE AUSSI TRANQUILLEMENT QUE SI LA VILLE N'EUT PAS ETE ASSIEGEE ".

Le roi Henri III, qui était parti d'Avignon le 10 Janvier après la clôture des Etats du Languedoc, arriva à Montélimar le 12. Et le jeudi 13 Janvier, quittant la ville après dîner, il s'en vint au camp devant Livron, bien marri de l'échec de son armée. " LA - écrit GAY - LE SIEUR DE GORDES ET LES CAPITAINES DE SA GARDE LUI VINRENT FAIRE LA REVERENCE; MAIS LE ROI EN TINT SI PEU DE COMPTE QU'IL NE DAIGNA BONNEMENT LES REGARDER, DE QUOI SE TINRENT A GRAND DEPIT ". Henri III se n'attarda guère et partit pour Valence ; il devait le 16 Janvier se rendre à Romans pour y ouvrir les Etats du Dauphiné. Au camp, constatant le mauvais état de ses troupes, il avait déconseillé un nouvel assaut général. Mais les Livronnais n'en surent rien et beaucoup pensèrent, au contraire, qu'une nouvelle attaque avait été décidée. Aussi firent-ils une sortie dans la nuit du 13 afin d'impressionner l'adversaire. Le groupe pénétra dans le camp, tua plusieurs Suisses et rentra sans pertes dans la ville, ramenant des armes. Le jour suivant, BELLEGARDE fit reprendre les tirs d'artillerie et, au cours de la nuit du 14 au 15, profitant d'un violent vent du nord qui couvrait tous les bruits, il fit tenter une attaque surprise. " VENDREDI AU SOIR - écrit le capitaine royal BRANSSE - CEUX DE LIVRON LA FAILHIRENT BELLE CAR NOS GENS Y ENTRERENT JUSQUES AUX TRANCHEES ET, SANS UN JEUNE GARÇON QUI DONNA L'ALARME, ILS ESTOIENT PERDUS ... " Découvert, le commando dut battre précipitamment en retraite. Cette fois, la cause était entendue, les troupes royales devaient accepter leur échec. " LE CAMP EST DESBANDE DE PLUS DE LA MOITIE " - note encore BRANSSE le 16 Janvier - ET ON FAIT CHARGER LES BALLES DES PIECES ". Le 19, BELLEGARDE commanda aux officiers de se préparer au départ et il fit transporter ses gros canons sur le Rhône. Et le jeudi 20 Janvier 1575, alors qu'un épais brouillard couvrait la plaine, l'armée royale leva le camp. Lorsque les reîtres qui protégeaient l'arrière-garde se furent éloignés, les Livronnais et les soldats de la garnison sortirent en masse, allant vers le camp ennemi dans lequel fumaient encore les débris des baraquements incendiés. Là, quelques soldats gravement malades, que les autres n'avaient pas voulu emmener, furent cruellement massacrés.

Au cours du siège, les combats et la maladie avaient fait près d'un millier de victimes du côté royal, entre deux et trois cents dans Livron.

9/ LES AMERS LENDEMAINS DU SIEGE (1575-1576) -

Peu à peu, la vie livronnaise allait retrouver son rythme de naguère. Un nouveau Consul put être élu le 6 Février 1575, et la garnison protestante reprit ses courses dans le voisinage. Mais le siège avait terriblement marqué le bourg : morts, ruines et maintenant misère car les maigres réserves de grains étaient épuisées. Aussi MONTBRUN, après la prise de La Motte-Chalencon le 18 Mai, prit-il du blé dans ce lieu pour le porter à Livron. Une requête aux Etats de Privas procura encore 32 hl de vin et environ 500 kg de fèves.

Pour la population réformée, de graves événements allaient assombrir encore l'été 1575. Toujours remuant, MONTBRUN allait d'un lieu à l'autre harcelant ses ennemis. Quittant Livron au début de Juillet, il se dirigea vers Saillans car des troupes du baron de GORDES étaient signalées. Ce devait être sa dernière opération. Blessé dans la vallée de la Ger-vanne le 9 Juillet, il fut fait prisonnier. Sa femme Justine des CHAMPS écrivit au Parlement de Grenoble offrant de céder les places de Serres et de Livron en échange de la liberté de son mari ; mais rien n'y fera : MONTBRUN aura la tête tranchée à Grenoble le vendredi 12 Août.

LESDIGUIERES successeur de MONTBRUN aura besoin de toute son autorité pour maintenir l'unité et la combativité des troupes protestantes. Les circonstances allaient lui laisser le temps d'agir : le duc d'ALENÇON (frère du roi) en Septembre 1575, puis HENRI DE NAVARRE le 3 Février 1576 s'enfuirent de la Cour laissant le roi et son entourage hésitants sur le parti à prendre. C'est dans ce climat que fut accordée, le 6 Mai 1576, la paix de Beaulieu très avantageuse pour les Protestants ; la St Barthé-lémy était désavouée et MONTBRUN réhabilité. A Livron, le 12 Août, Pierre GRIVALET ayant demandé, au nom des Catholiques du lieu, qu'on les " POUR VOYE D'UNE MAISON ES MODE POUR DIRE L'OFFICE DIVIN ", il fut décidé de faire couvrir la " crotte " (voûte) de St Prix avec les bois et tuiles des guérites établies lors du siège. Il semblait alors qu'on allait retrouver l'ancien ordre des choses : le 2 Novembre, le Consul et deux Conseillers rencontrèrent leur seigneur, l'évêque de Valence, renouant ainsi avec lui un dialogue depuis longtemps interrompu.

Mais, loin de Livron, des nuages s'amoncelaient qui allaient bientôt déchaîner à nouveau les violences : la Ligue s'était constituée. En Décembre, aux Etats de Blois, le roi cèda devant les Seigneurs et, le 1^{er} Janvier 1577, il déclara ne plus reconnaître que la foi catholique : c'en était fini de la Paix de Beaulieu.

10/- A NOUVEAU LA GUERRE (1577 - JUILLET 1579) -

Dès le début de Janvier, la guerre reprit en Dauphiné. Dans la nuit du 2 au 3, Gap fut prise par LESDIGUIERES. Au même moment, Montmeyran, Leriol et Alex étaient tombées aux mains des troupes protes-tantes qui avaient utilisé Livron comme base de repli. Ce qui valut aux Livronnais, datée du 3 Janvier, une missive irritée de leur seigneur-évêque Jean de MONLUC, pestant contre " UNE TELLE PERFDIE " et menaçant à propos du porteur de la lettre : " VOSTRE AMY SY VOUS N'ESTES ENNEMYS, ASSEUREZ-VOUS QUE SY CE PORTEUR A MAL, CEULX DE LA RELIGION EN CESTE VILLE N'AURONT PAS DU BIEN ". Prudents, les Livronnais réunis en Assemblée gé-nérale décidèrent de bien garder leur ville : " EN CONSIDERATION DE LA PAUVRETE DU LIEU, AUCUNS SOLDATS ESTRANGIERS NE SERONT RECEUS AUX DEPENS DE LA COMMUNALTE ", et Catholiques et Protestants promirent " PAR FOY ET FIDELITE LES UNGZ ES AULTRES DE S'EMPLOIER TOUS A LA CONSERVATION DE LEUR LIEU ... ". Dès le 20 Janvier, on commença même à renforcer les murs avec des pierres éparses. Monsieur de MIRABEL-BLACONS, le nouveau Gouverneur de Livron, aurait voulu rétablir l'ensemble des fortifications, mais les Livronnais refusèrent de payer pour ce travail.

Durant l'été, au cours d'une nouvelle campagne de GORDES, le capitaine VENTADOUR tentera sans succès, le 31 Août 1577, une opération surprise contre Livron. L'Edit de Poitiers, en Octobre, mettra un terme provisoire aux opérations. LESDIGUIERES consentira à désarmer, mais sans rendre les places de Die, La Mure, Serres, Nyons et Livron.

L'amorce d'un tournant politique en Dauphiné allait marquer l'année 1578. GORDES, malade, était mort à Montélimar le 21 Février. Son successeur à la Lieutenance générale Laurent de MAUGIRON rencontrera LESDIGUIERES en Mai et des accords de paix seront conclus entre eux à Jarric le 12 Juin. A ce moment commençait de se développer parmi la population rurale de la plaine de Valence un mouvement de révolte contre les fauteurs de guerre de quelque bord qu'ils soient, contre les impôts trop lourds, contre l'injustice sociale : des Ligues de la Paix ou de l'Equité se constituèrent. Cette irruption du " TIERS ESTAT " sur la scène politique dauphinoise allait donner, les années suivantes, une épaisseur nouvelle aux conflits.

A Livron, la nouvelle que le roi refusait de sanctionner les accords de Jarric fit craindre une reprise de la guerre. Les habitants acceptèrent cette fois de rétablir complètement leurs fortifications. Dès le 15 Mars 1579, ils seront appelés par escouades à travailler aux nouvelles murailles : la tâche prendra tout le reste de l'année.

11/ - LIVRON AU CENTRE DES ENJEUX (Juillet 1579 - 1582) -

A la recherche d'un règlement politique des problèmes, Catherine de Médicis avait entrepris une nouvelle tournée en province. Venant de Montélimar, elle arriva le 17 Juillet 1579 devant Livron que LESDIGUIERES était venu lui-même inspecter l'avant-veille. Le gouverneur BLACONS sortit de la ville et alla au devant de la Reine-mère : le dialogue fut bref et n'apporta rien. Trois mois plus tard, Catherine de Médicis conclut son séjour en Dauphiné en ordonnant aux Protestants de quitter toutes les places qu'ils occupaient hormis neuf parmi lesquelles Livron.

Contre les Protestants, une action d'envergure sera bientôt décidée par le roi. A l'automne 1580, le duc de MAYENNE entreprit cette campagne à la tête de plus de 8000 hommes. Après la prise de La Mure, les Protestants dauphinois renforcèrent leurs autres garnisons. Le 25 Novembre, c'est le Prince de CONDE lui-même qui vint inspecter la place-forte livronnaise. A ce moment, beaucoup dans le bourg pensaient qu'on allait vers un nouveau siège. Aussi les murailles furent-elles encore renforcées.

Mais dans les rangs des Réformés dauphinois, il n'y avait plus qu'une minorité pour vouloir encore la guerre à outrance : les chefs réunis à Bourdeaux le 21 Juin 1581 optèrent pour la paix. Quand le duc de MAYENNE, à la tête d'une nouvelle armée atteignit Vienna en Juillet 1581, le choix de LESDIGUIERES était fait : il négocierait, il ne se battrait pas.

C'est donc sans combat que la place livronnaise fut reprise. La réception du Duc fut activement préparée par les élus : ramées dans les rues, arcades de buis, armoiries ... Et le 17 Août 1581, le chef de l'armée royale fit son entrée à Livron. Aussitôt il ordonna de faire démolir les murailles et il fit rétablir la messe. La démolition de l'enceinte extérieure se terminera le 25 Juin 1582.

12/- LA LIGUE TRIOMPHANTE (1583-1585) -

Alors que LESDIGUIERES devait faire face aux intrigues de chefs protestants rivaux, la Ligue, grâce à MAYENNE frère cadet du duc de GUISE, commençait à devenir dominante en Dauphiné. Le roi perdait aussi des appuis (un signe du fait : en Janvier 1583, les Etats assemblés à Grenoble refusèrent aux Commissaires du roi la rallonge de 27 000 écus qui leur était demandée). Le climat politique se détériora encore quand, en Juin 1584, la mort du duc d'ANJOU fit du chef réformé HENRI DE NAVARRE l'héritier présomptif d'Henri III.

A Livron, le calme régnait depuis 1581, mais certains " REMUEMENTS " dans la Province amenèrent les autorités à s'occuper à nouveau de la place. Si l'enceinte extérieure avait été rasée en 1581/82, on n'avait pas touché aux murailles de la vieille ville ; le 20 Avril 1585, ordre fut donné de les abattre. Du 1^{er} Mai au 14 Juin, 67 hommes, pionniers et maçons recrutés à Livron et dans les localités proches, travailleront à ce démantèlement.

Le traité de Nemours, inspiré par les Ligueurs qui voulaient une politique répressive à l'égard des Réformés, relança bientôt la guerre. Les protestants dauphinois désormais unis derrière LESDIGUIERES, repartirent en campagne reprenant de nombreuses places, Montélimar notamment en Août 1585. Devant ces succès, le roi envoya en Dauphiné une forte armée conduite par le duc de LA VALETTE. De Janvier à Février 1586, cette armée réussit à occuper Eurre, Alex, Saillans et Saou ; puis elle resta en garnison à Livron du 1^{er} au 15 Mars. La campagne tournera court, une terrible épidémie de peste sévissant alors un peu partout en Dauphiné.

Au cours de l'année 1587, on verra LESDIGUIERES, en bon politique, travailler à contrer la Ligue toute puissante, concluant des accords qui allaient aboutir à la formation d'une sorte de parti loyaliste unissant Catholiques libéraux et Protestants contre les Ligueurs.

13/- LES PROTESTANTS MAITRES DE LIVRON (1588-1597) -

L'année 1588 allait voir une recrudescence des opérations militaires. Proche de Livron, Etoile fut assiégée du 31 Mai au 5 Juin par un lieutenant de LESDIGUIERES. Et Livron retrouva une garnison protestante dès le (1) 16 Septembre. Aussitôt on commença de relever les murailles du bourg : le travail demandera un an. Dans l'intervalle, la situation politique allait complètement changer. Le duc de CUISSE assassiné en Décembre 1588, une réconciliation entre Henri III et Henri de Navarre put s'opérer en Avril 1589. Si l'assassinat du roi en Août 1589 ruina pour de longs mois les espoirs de paix au niveau national, il y eut très vite en Dauphiné un accord entre les partis : le 13 Septembre 1589, un traité d'alliance fut signé par LESDIGUIERES et Alphonse d'ORNAND afin de maintenir la Province sous l'autorité d'Henri IV. Cet accord marquait la fin des guerres de religion en Dauphiné. Au cours des années suivantes, on verra LESDIGUIERES s'affirmer progressivement comme le maître de la Province.

A Livron, où les Protestants tenaient tous les postes de commandement, on continua de remettre en état les fortifications : en 1590 et 1591, c'est le château et ses abords (2) qui furent fortifiés à leur tour. La paix étant rétablie, l'administration locale retrouva son bon fonctionnement de jadis. De 1591 à 1592 on travailla à refaire le parcellaire car de multiples transferts de propriété s'étaient produits durant les troubles ; par ce document, nous savons qu'il y avait à Livron, à cette époque, 229 maisons (soit environ un millier d'habitants).

Au niveau national, le sacre d'Henri IV (Février 1594) et son entrée à Paris (22 Mars) marqueront bientôt le retour à une situation stable.

A ce moment, Livron était déjà tel que l'on verra Jean DE BEINS, ingénieur d'Henri IV, lorsqu'il viendra, en 1608, relever les plans des

(1) et (2) - voir croquis.

places fortes du Dauphiné. Les fortifications qui avaient été bouleversées lors du siège de 1574/75, qu'on avait relevées en 1579 puis démantelées en 1581/82 et en 1585, avaient été si bien refaites de 1588 à 1591 qu'elles donnaient à Livron, en ces années-là, l'allure altière d'une cité imprenable (voir reproduction du dessin de J. de BEINS).

14/- L'EDIT DE NANTES (1598-1599) -

Signé en Avril 1598, l'Edit de Nantes ne fut enregistré par le Parlement de Grenoble que le 27 Septembre 1599. LESDIGUIERES, Lieutenant général en Dauphiné depuis 1597, entreprit alors une tournée dans la Province afin de le faire publier partout, quelles que soient les oppositions locales. Il vint à Loriol avec des Commissaires le 14 Novembre ; le lendemain 15, au matin, le Consul de Livron et quelques Conseillers se rendirent auprès de lui afin d'être mis au courant des dispositions de l'Edit. C'est quelques jours plus tard, le Samedi 27 Novembre, que Mgr l'Evêque de Valence, le Conseiller MISTRAL et le sieur de BEAULIEU vinrent à Livron " AUX FINS DE FAIRE LE REGLEMENT PORTE PAR L'EDIT DE SA MAJESTE DT D'ETABLIR LA RELIGION CATHOLIQUE ROMAINE AU DIT LIEU ". L'Edit faisait de Livron l'une des douze places accordées aux Protestants en Dauphiné. La ville avait droit à une garnison de 9 hommes, le culte catholique y était rétabli et le curé DUCROS devait recevoir un local pour les cérémonies. Comme l'ancienne église était ruinée, il fallut aménager " LA CROTTE DE ST PRIX " proche du cimetière dont un curé livronnais du XVIIe siècle dira que c'était une " CONSTRUCTION ETROITE, SANS LAMBRIS NI PLANCHER, VERITABLE GRENIER A FOIN ". Ce problème de l'insuffisance de l'église sera la pomme de discorde entre Catholiques et Protestants livronnais dans les premières décennies du XVIIe siècle.

(à suivre)

Jean-Pierre BERNARD

Pour connaître mieux l'histoire et l'art anciens de DIE (et VALCROISSANT), nous recommandons un bel opuscule récemment édité par les " Amis des Arts de Die", préfacé par Mr VERILLON, sénateur, maire honoraire - 24 pages très agréablement imprimées sur papier fort, encartées dans une solide couverture en couleurs,

" DIE, CITE ROMAINE ET EPISCOPALE "

Le texte est de H. DESAYE, conservateur du Musée, et le plus compétent des historiens de sa ville. Texte succinct, et pourtant précis et riche, qui invite constamment à observer et analyser les très remarquables et nombreuses illustrations : des dessins, une reproduction d'aquarelle, de saisissantes photos en noir et couleurs.

On souhaitera revoir les monuments et le musée.

Cet opuscule - au prix de 15 F - devrait être en vente dans toutes les principales librairies drômoises.

/ LE SITE ARCHEOLOGIQUE DE MORAS EN VALLOIRE /

/ Bièvre -

Au cours de la sortie de l'A.U.E.D. dans la Valloire, il n'avait pas été prévu d'arrêt sur le site pré et protohistorique de Moras.

En effet, à cette époque le chantier de fouilles n'était pas en activité et le matériel archéologique, en cours d'étude, n'était pas visible sur place.

Par contre, il a paru intéressant de présenter ce site dans l'étude d'ensemble de la région.

SITUATION - Il s'agit d'un habitat de plein air occupant le sommet d'une butte de 372 m de hauteur et 700 m de diamètre (1). A cause de sa position privilégiée, ce site a servi d'habitat de la fin de la Préhistoire (Néolithique moyen 2500 ans av. J.C.) jusqu'au 17^e siècle.

De ce fait, les pièces archéologiques proviennent de niveaux très remaniés ne permettant pas une étude stratigraphique du gisement (étude de la superposition des diverses couches d'occupation, la plus ancienne étant la plus profonde).

Des fouilles systématiques y sont entreprises, en ce qui concerne la préhistoire et la protohistoire, depuis 1972, par Alain NICOLAS et son équipe. Ce sont ces travaux que nous allons résumer ici.

DATATION - Elle sera effectuée par comparaison du matériel recueilli sur le site avec celui provenant de gisements dont la chronologie est connue. On a ainsi pu déterminer deux époques d'occupation : un habitat du Néolithique moyen (2500 ans av. J.C.) et un autre très important attribuable à la phase de transition Age du Bronze - Age du Fer (800- 750 av. J.C. environ).

I - L'HABITAT DU NEOLITHIQUE MOYEN -

Le développement au cours du Néolithique (4000-1800 ans av. J.C.) de l'agriculture et de l'élevage va permettre une expansion démographique, d'où, dans notre région, de nombreux vestiges d'habitats attribuables à cette époque (villages de cabanes ou encore habitats en grottes).

Il s'agit ici de vestiges d'un fond de cabane ayant donné un outillage en silex à base de lames et de lamelles (couteaux, armatures de faucilles), des vases en céramique modelés à la main (gobelets, urne, jatte) et une meule dormante.

Le type de l'outillage lithique et de la céramique permet de dater ce fond de cabane du Chasséen (Néolithique moyen), soit environ 2500 ans av. J.C.

II - L'HABITAT DE LA PHASE DE TRANSITION AGE DU BRONZE-AGE DU FER -

Il est très important. Il a donné plusieurs milliers de tessons de céramique toujours modelée à la main provenant de vases, jattes, gobelets et plats décorés attribuables typologiquement (d'après les formes et le décor) à une période de transition Age du Bronze - Age du Fer (850 à 700 av. J.C.).

(1) NDLR - En position sud par rapport au village de Moras.

Tous ces dessins d'après A. NICOLAS.

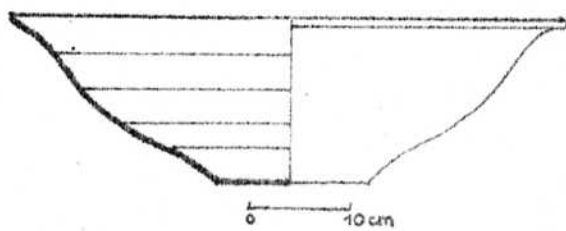


Figure 1

Reconstitution d'un plat décoré intérieurement.

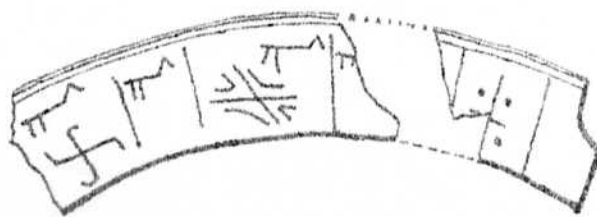


Figure 2

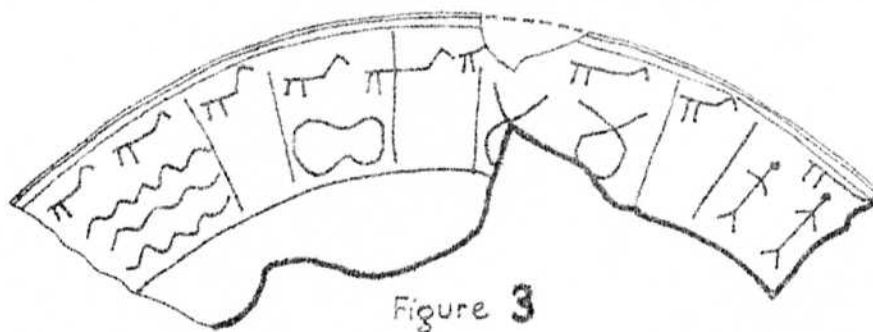


Figure 3

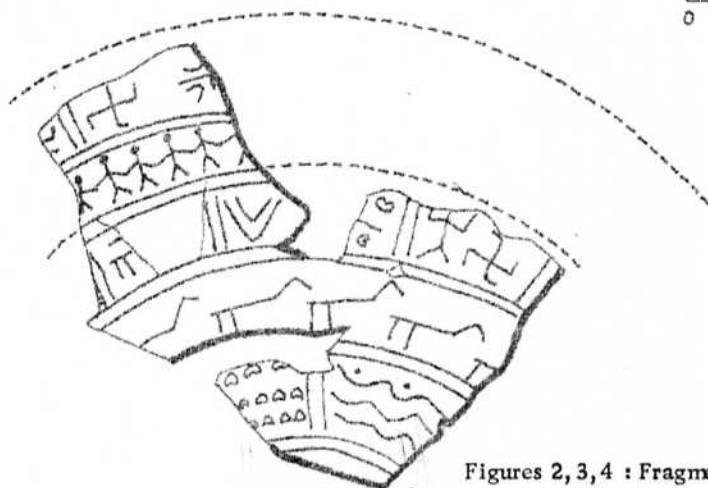


Figure 4

Figures 2, 3, 4 : Fragments de plats gravés.

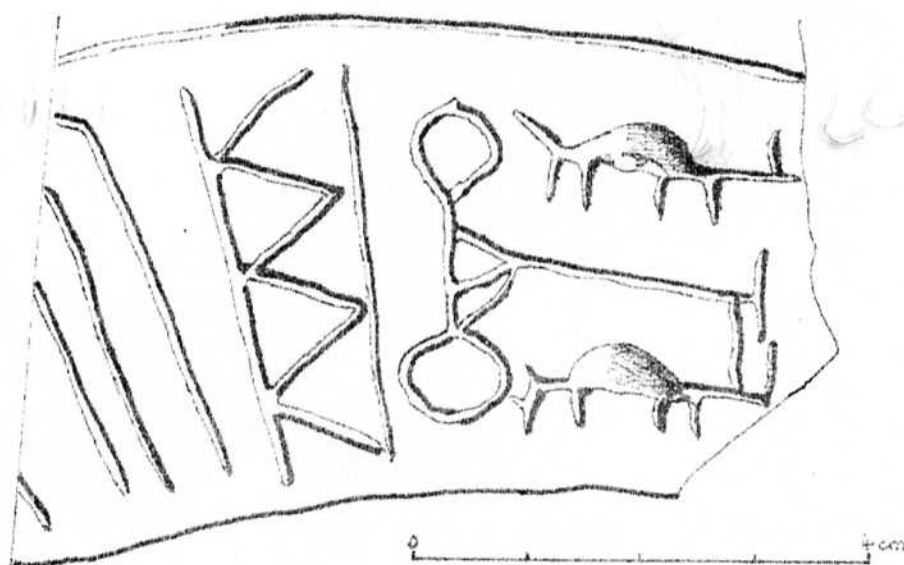


Figure 5

Fragment de coupe portant une gravure de char à deux roues.

La poterie d'usage commun est peu caractéristique par ses formes et sa décoration.

Par contre, le site a donné une série de vases peints (plats et assiettes) décorés de motifs géométriques à la "peinture" rouge sur un revêtement noir et surtout des vases à incisions, ces derniers faisant la particularité du site de Moras. Il s'agit de trois plats (figure 1) de grand diamètre (50 cm) ornés intérieurement d'une ou plusieurs bandes concentriques portant un décor finement incisé au poinçon, parfois incrusté de pâte blanche tranchant ainsi sur le fond noir et lustré de la paroi (figures 2 - 3 - 4), de fragments de coupes (figure 5) et de vases, ceux-ci décorés, à l'extérieur, dans le même style.

Les motifs de décors incisés se classent en une trentaine de signes différents qui ont été regroupés par A. NICOLAS en deux thèmes :

a) Thèmes réalistes : figures anthropomorphes, représentations stylisées de personnages isolés ou se donnant la main (figures 3 - 4), figures zoomorphes, représentations stylisées à l'extrême d'animaux bipèdes ou quadrupèdes, chevaux ou peut-être oiseaux (figures 2 - 3 - 4), char attelé (figure 5).

b) Thèmes abstraites ou géométriques : ondulations, points, signes cruciformes (figures 2 - 3 - 4).

Au sujet de l'interprétation des signes, il était tentant d'y voir une écriture : les signes étant agencés, isolés ou groupés à l'intérieur de cartouches, dans le but d'exprimer une idée ou un groupe d'idées. C'est ainsi que A. NICOLAS et B. MARTIN écrivent : " Sans aller pour l'instant plus loin dans l'étude de ces figures, il est malgré tout extrêmement tentant de croire à une tentative de narration continue, autrement dit d'écriture utilisant pictogrammes et idéogrammes Mais ceci restera une hypothèse de travail tant que la découverte d'un nombre suffisant de plats entiers ne nous permettra pas d'aller plus loin ".

Pour conclure, nous dirons qu'il est difficile d'affirmer que ces signes sont simplement décoratifs ou, au contraire, qu'ils expriment des idées. En effet on les retrouve dans plusieurs sites de la même époque en France du Sud, en Italie, mais jamais en aussi grand nombre et avec tant de variété qu'à Moras, comme si, dans ce cas, il s'agissait d'une débauche d'imagination de la part des artistes qui ont groupé dans un but décoratif une multitude de signes sur chaque plat, alors que dans d'autres régions on se contentait d'une décoration plus sobre

Ceux que la question intéresse pourront se reporter aux études suivantes :

- NICOLAS A., MARTIN B (1972)- " La céramique incisée de Moras en Valloire " dans Etudes Préhistoriques n° 2 (Publication de la Société Préhistorique de l'Ardèche). Ce numéro contient en outre une étude de J. COMBIER sur les chars protohistoriques et sur les figures zoomorphes et anthropomorphes.
- NICOLAS A. (1973)- " Le site de Moras en Valloire. Les signes gravés de la poterie sont-ils une écriture ? " dans Archéologia n° 65.

- NICOLAS A. (1976) p. 47 - 51 dans le " Livret-guide de l'Excursion " A 9 - IX^e Congrès U I S P P Nice (Union Internationale des sciences pré et protohistoriques).
- NICOLAS A. (1978) - "Inventaire des picto-idéogrammes de la fin de l'Age du Bronze et du début de l'Age du Fer ", dans le bulletin de la Société Préhistorique de France, 1978-2.

BULLETINS DISPONIBLES - REGLEMENTS DES COMMANDES ET COTISATIONS

Des Tables décennales toujours disponibles, avaient été dressées pour les années 1960-1970. Nous avons, en 1978, joint au Bulletin n° 3 un exemplaire des Tables analytiques pour les années 1971 à 1977 - Prix : 1 F l'exemplaire.

Veillez noter que : 1) les N° de 1960 à 1972 sont épuisés, sauf le n° 3/4 1972 ; épuisés également les n° 3 et 4 1973, le n° 1 de 1974 et le n° 1 de 1976,

2) les séries 1975- 76- 77 et 78 sont complètes, en nombre très inégal,

3) le n° 2 de 1976 (Crussol, Tournon) doit être demandé de préférence au CDDP à Valence.

PRIX DE CES BULLETINS :

Pour 1972 et 1973	- 1 exp. 3 F	Pour 1977 n° 1	- 4 F
" 1975 n° 1 et 2	- " 4 F	n° 3 et 4	- 6 F
" n° 3/4	- " 6 F	Pour 1978 n° 1/2	- 8 F
" 1976	- " 6 F	n° 3	- 5 F
		n° 4 (voir en page 1)	

Le n° spécial de 1978, réédité du n° 1/1976 15 F

A régler à notre C.C.P. "AUED VALENCE" n° 5744-20 T LYON - Bien indiquer les numéros et le nombre d'exemplaires. A commander à Mlle BERNARD - 6, rue Ch. Péguy - VALENCE.

La cotisation annuelle de 1975 à 1978 a été maintenue à 15 F. Il est probable que le Conseil d'Administration en demandera l'augmentation par un vote de l'assemblée générale du 29 Novembre prochain : la taxe postale d'un bulletin ordinaire est de 3,5 F et celle d'un bulletin double de 5 F ! ... Cette augmentation serait limitée au plus juste. Pour la commodité de nos écritures, veuillez verser cette somme à notre C.C.P., quand notre Bulletin, à paraître au début de 1979, vous l'aura fait connaître. Signalez vos changements d'adresse.

La cotisation de 1978 est restée impayée par une soixantaine de membres et abonnés, malgré un rappel individuel en Septembre. A regret, le Bureau a décidé de ne pas leur adresser ce Bulletin n° 4, sauf paiement ultérieur. Il serait dommage que les effectifs de notre Association, qui est restée active, ne se maintiennent pas, ou même ne s'accroissent pas. Nous avons besoin de vous tous.

P.S.- Veuillez indiquer exactement au dos de vos chèques l'affectation de votre versement.

LA TOUR D'ALBON ET LES CHATEAUX A MOTTE

La sortie du mois de Mai dernier, nous avait fait visiter, pour commencer la journée, le site privilégié de l'ancien château des comtes d'ALBON. Cette magnifique tour, visible de si loin alentour sur sa colline, est tout ce qui semble conservé de cette résidence seigneuriale, berceau de la famille des Dauphins. Pourtant, sur place, nous avons pu remarquer, dans les vallonnements qui l'entourent, des traces qui remontent sans doute en grande partie aux premiers aménagements du site. Ce modelage du sol correspond à l'organisation d'un château à motte.

Au Haut Moyen Age apparaît en Europe un type particulier de fortifications : construites en terre, elles comprennent la plupart du temps un monticule assez élevé de forme plus ou moins arrondie, entouré d'un fossé et d'un talus, ainsi qu'une plate-forme elle-même entourée d'un fossé et d'un talus. A partir de ce schéma général de multiples possibilités peuvent naître. Le monticule sera appelé " motte ", la plate-forme " basse-cour " et les talus " remparts ". En l'absence de motte on parlera plutôt " d'enceinte circulaire " lorsqu'il n'y aura qu'une plateforme entourée de remparts et de fossés. Les dimensions de ces structures sont variables mais généralement inférieures à l'hectare. (1)

C'est dans les plaines de l'Europe du Nord et de l'Est que l'on a en premier repéré ces fortifications de terre, parce qu'elles attireraient plus facilement le regard, mais on en rencontre aussi dans nos régions. En effet, les gens de cette époque se sont adaptés au substrat géologique et au relief de leur contrée pour construire ce qui, par mode en même temps que par utilité, correspondait à ce genre de fortifications. En terrain plat, il a fallu modeler la motte par amoncellement de terre, d'abord celle provenant du creusement des fossés. Ces buttes de terre rapportées ne pouvaient guère recevoir que des constructions légères de bois ou de pisé : bâtiments d'habitation et palissades de protection ; parfois elles entourent la base d'un bâtiment de pierre : elles " l'emmottent ". Par contre en terrain accidenté, c'est l'inverse qui sera plus aisé : escarper un mamelon déjà existant et creuser un fossé tout autour. Cette motte retaillée pourra recevoir sans problèmes particuliers une tour de pierre : ainsi en est-il de la Tour d'Albon ou de celle de Chamaret pour ne citer que celles-ci.

L'époque de la plus grande diffusion des mottes correspond au XIe siècle, période d'expansion : défrichements, relative prospérité économique, essor de la démographie, constructions d'églises, etc...

..../..

(1) Lorsque ces structures sont de dimensions plus importantes, on a souvent affaire à des enceintes préhistoriques où les mottes sont inexistantes. Une réutilisation à l'époque médiévale est d'ailleurs toujours possible. Exemple : camp de Larina à Hières sur Amby (Isère).

A cette époque s'élèvent un grand nombre de mottes, certaines survivront : un château de pierre les complètera ou s'installera à proximité (1). Mais le plus grand nombre d'entre elles, bâties à l'écart à l'occasion de défrichements par exemple, seront rapidement abandonnées. L'érosion amollira leur forme, la végétation les masquera. Toutefois, l'hiver, quand les arbres ont perdu leurs feuilles, il arrive qu'elles "sautent aux yeux" ! En effet, leur forme bien spécifique les fait reconnaître à coup sûr, même de loin, car elles sont souvent placées dans des endroits bien en vue d'où l'on peut surveiller aisément le pays environnant. La toponymie en garde très souvent la trace : combien de lieux dits La Motte ! Mais aussi le Vieux Château, le Chatelard, le Chastelas ou même le Poipe dans le Nord de la Drôme ainsi que, quelquefois le Molard. La photo aérienne n'apporte un maximum de renseignements que dans le cas de celles qui ont été détruites : le sol, en effet, garde trace des anciens fossés et cela se repère très bien du haut du ciel.

Actuellement ces mottes sont extrêmement menacées. L'érosion entame celles qui sont situées près des ravins, la mise en culture de nouveaux terrains les arasera aisément grâce aux engins modernes et les constructions modernes en bouleverseront les formes.

Il est donc nécessaire d'en faire, le plus vite possible, un inventaire le plus complet possible. Ainsi on pourra conserver des photos, des plans, peut-être des objets de celles qui seront détruites dans les années à venir. Une équipe commence ce travail sur la région Rhône-Alpes. Tout le monde peut aider à sa réalisation en nous envoyant des renseignements recueillis sur telle ou telle butte qui paraît bizarre : localisation la plus précise possible, le nom du lieu dit, une photo ou un croquis. Ainsi nous pourrons mieux connaître tous ensemble le passé de notre région.

Michèle BUIS	SOCIÉTÉ D'ARCHEOLOGIE ET DE
Le Mont Peyrieux	STATISTIQUE DE LA DRÔME
MARSANNE	ou bien 14, rue de la Manutention
26200 MONTEILIMAR	26000 VALENCE
	(avec la mention MOTTES)

x x

(2)

QUELQUES MOTTES REMARQUABLES DANS LA DRÔME

1/- Au nord de la vallée de l'Isère :

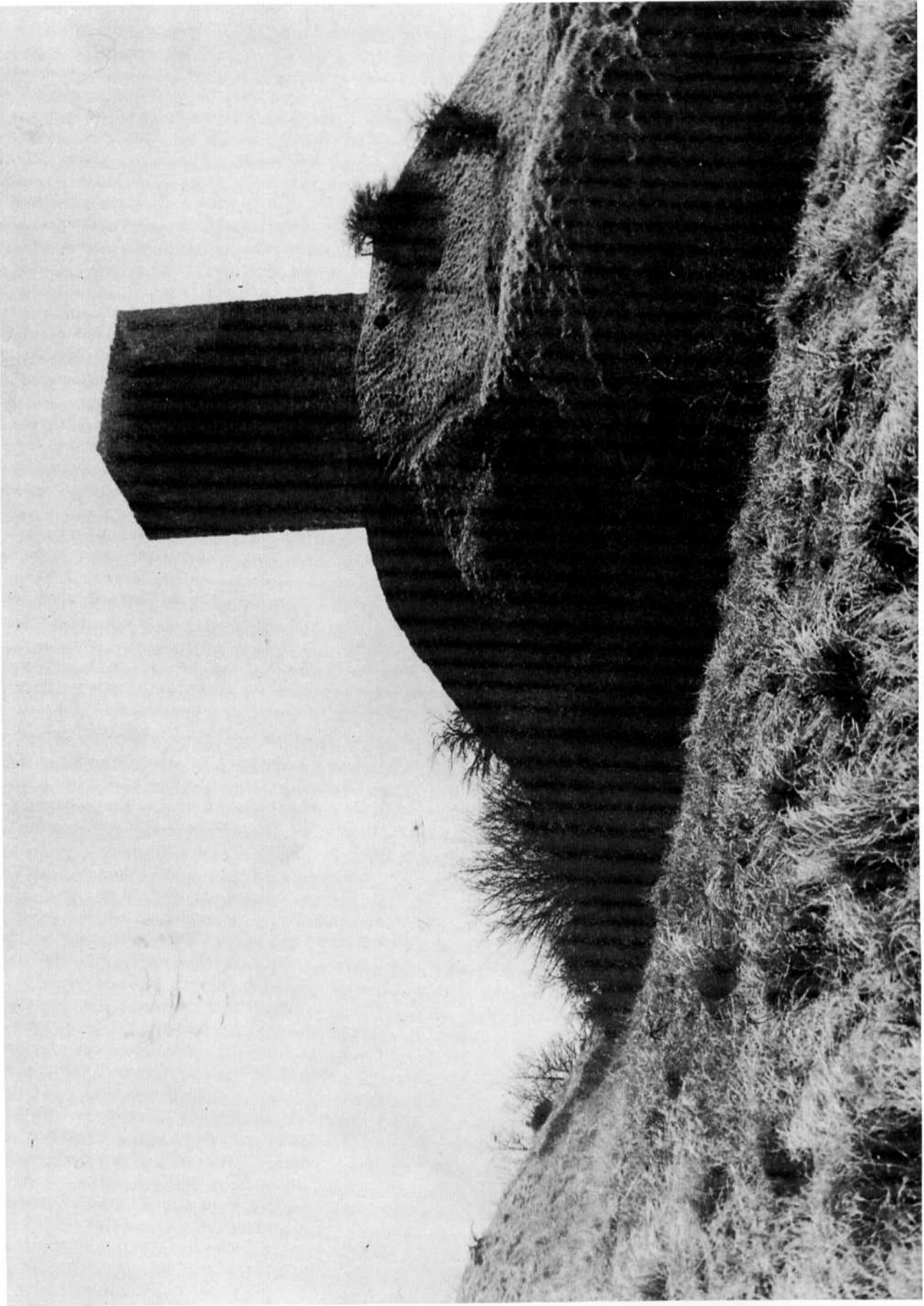
- La Tour d'Albon, le Château de Mantaille, les mottes qui dominent Moras en Valloire, la Tour de Ratières ;
- cantons de Saint-Donat et de Romans (étude de Mme Mazard) : l'église de Bathernay, la colline qui domine Crépol, la tour de Miribel, la tour de Montmiral, le château de Peyrins

2/- Entre Isère et Drôme :

- le Mottet à St Maurice d'Hostun, la butte autour de laquelle est bâti Charpey, motte au sud de Chabeuil (visible de la R.N. 538),

(1)- NDLR - Il semble que ce soit le cas du château d'Albon dont on devine quelques restes incorporés aux maisons du hameau, en contre-bas.

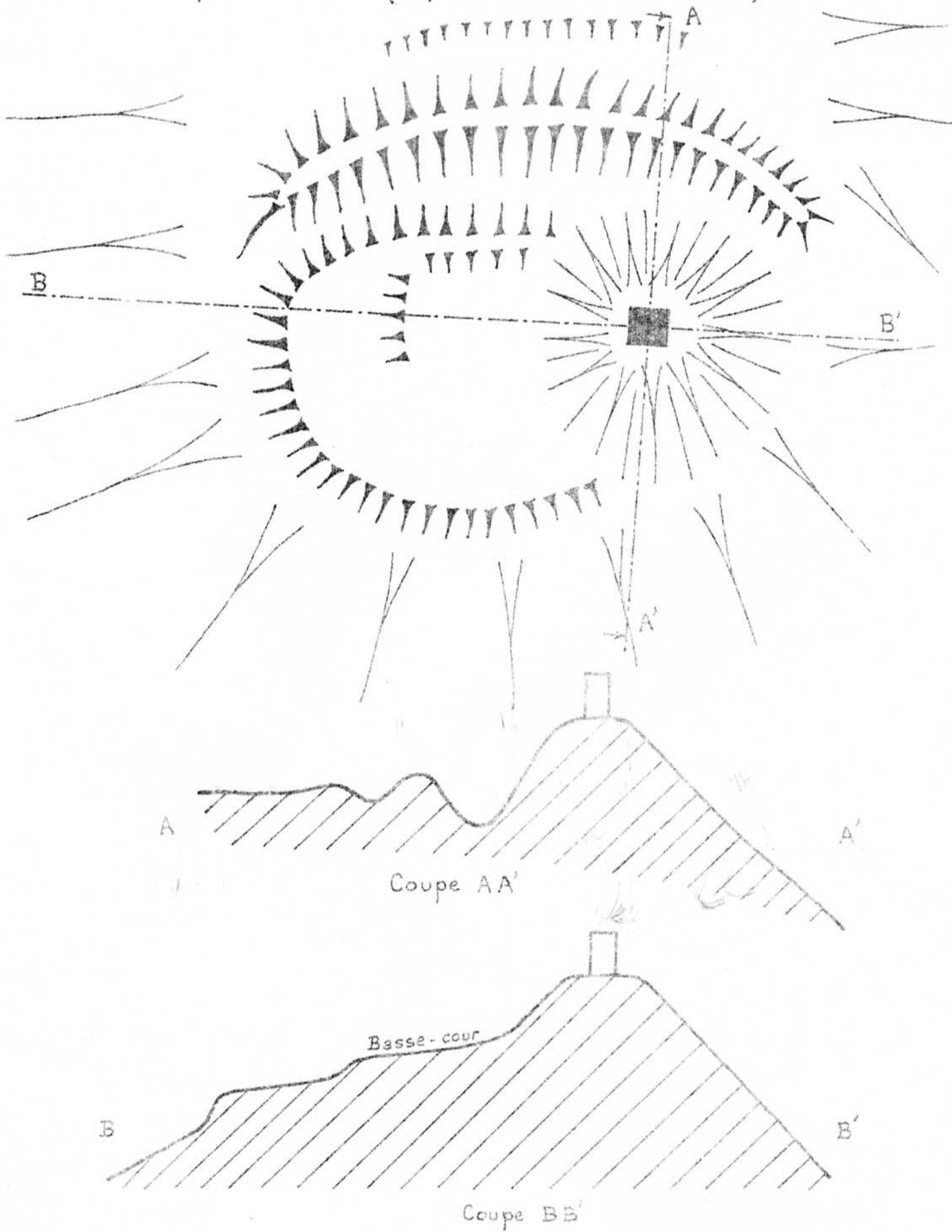
(2) - Motte : un lieu dit
motte : un relief, ou ses vestiges, non désigné comme tel dans le pays.



La tour d'Albon sur sa motte, vue de l'extrémité nord du rempart Est. A gauche et au premier plan, ce même rempart. A droite et en avant de la motte, la basse-cour. Elles sont l'une et l'autre séparées du rempart par un fossé profond.

Photo de M^{me} Bois.

Schéma indiquant la position d'une motte et de la tour qui la surmonte par rapport à sa basse-cour, aux fossés et aux remparts qui l'entourent. (d'après le site de la Tour d'Albon)



motte arasée à côté de l'église ruinée St Gervais de Portes les Valence, Château de Montmeyran, le calvaire au-dessus d'Upie, la Vierge du mont Miéry.

3/- Vallée de la Drôme :

- La Motte de Grâne, motte à la Croix de Romans à Crest, vestige de motte sur le rocher au-dessus du donjon de Crest, motte au vieux village de Mirabel.

4/- Au sud de la vallée de la Drôme :

- Le château de Savasse, le Mont Châtelard de Marsanne, motte entre Marsanne et Roynac, la Motte de Roynac, le château de Puy St Martin, la Motte de Puy St Martin, la Motte de Charols, la Motte de Comps (près de Dieulefit), la tour de Mont Lucé (Montjoyer), le château de Rochefort en Valdaine (deux mottes), la Motte d'Allan, la Motte de Grignan, le calvaire de Salles-sous-Bois, la Tour de Chamaret.

Cette liste est encore très loin d'être exhaustive ! Pour avoir un ordre d'idée de la quantité de vestiges de mottes existant dans notre région, on peut compter sans exagération une moyenne de deux mottes par commune et peut-être même davantage encore.

L'ETE A VALDROME EN 1978

La saison avait débuté par l'inauguration du commerce multiple rural créé par la Chambre de Commerce de Valence et la municipalité. (la Presse en avait donné des comptes-rendus très favorables). Le beau temps aidant, la saison touristique fut très réussie.

Au centre commercial, l'épicerie, le restaurant, le bar ont bien travaillé. Les chambres ont été souvent occupées. Le chiffre d'affaires a dépassé les espérances de la Chambre de Commerce.

Au gîte d'étape, 200 randonneurs ont été accueillis entre le 1^{er} Août et le 1^{er} Septembre.

Deux camps se sont succédés au Vallon des Orgières et deux autres dans les dépendances du presbytère.

Activités de loisirs et culture - La 12^{ème} exposition d'été a présenté de nombreux stands.

- Promenades et excursions guidées, dont l'une par un botaniste de Grenoble et un agent des Eaux et Forêts.

- Auditions organisées par le Syndicat d'Initiative au temple (où d'importants travaux ont été réalisés par la municipalité).

- Montages sonorisés par " Foi et Culture " (Grèce, Israël, Egypte ...)

- Séances de cinéma culturel, avec le concours de la F.O.L. de la Drôme.

Mr MONTLAHUC, notre collègue, maire de Valdrôme, qui communique ces renseignements, signale que 50 bulletins récents de l'AUED, où Valdrôme avait tenu une bonne place, ont été vendus. Nous souhaitons que cette reprise d'activités, sans se limiter au tourisme, aide à vivre à Valdrôme en toutes saisons.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA VALLOIRE

P. MARTIN, notre collègue historien du nord de la Drôme, nous a fait le plaisir, le 21 Mai, de nous parler sur place à Albon et Moras - et aussi à Manthes et Lachal, malgré un mauvais temps bien gênant - du passé des deux mandements de la Valloire. Il l'a fait avec humour et pittoresque, et les assistants ont dit leur désir que notre Bulletin recueille l'essentiel de ces communications. Les lecteurs pourront aussi relire un article dans un Bulletin ancien, n° 19 - Mars 1970 - sur Moras avant la Révolution.

H. DESAYE, archéologue et historien de nos périodes antique et médiévale, nous avait fait parvenir, pour cette sortie du 21 Mai, des notes sur l'architecture et la décoration de l'église de Manthes et de l'abside d'Anneyron, peu étudiées jusqu'à présent. On trouvera ces descriptions à la suite des articles de P. MARTIN. Nous répétons que le Bulletin A U E D " Monuments religieux anciens dans la Drôme " - textes de M. PEYRARD et H. DESAYE, dessins de M. PEYRARD, est incomparable pour bien voir et analyser nos anciennes églises. Il en reste un assez grand nombre d'exemplaires à commander - chèque joint de 15 frs établi au profit du C.C.P. de l'A U E D, soit à :

- Mlle BERNARD - 6, rue Ch. Péguy - VALENCE,
- soit au C.D.D.P. - avenue de l'Ecole Normale - VALENCE.

I - LE COMTE D'ALBON

Le territoire qui s'appellera un jour le Comté d'Albon mesure environ 10 km du Nord au Sud et en moyenne 6 de l'Ouest à l'Est. La Tour d'Albon le domine.

L'homme préhistorique y a vécu : une hache en pierre polie découverte au siècle dernier par un cultivateur d'Anneyron le prouve. Que plus tard les Gaulois y aient çà et là groupé leurs huttes près des sources ou au bord des ruisseaux ne saurait faire de doute.

Mais c'est la présence romaine qui y est le plus abondamment attestée par les vestiges découverts, à différentes dates, à St Rambert, Anneyron, Andancette, en divers lieux-dits, et surtout à St Romain. Ce village, chef lieu de l'actuelle commune d'Albon, est en effet construit sur l'emplacement de l'importante villa gallo-romaine de Tortilianum. Pendant longtemps on ne put y creuser le sol sans mettre à jour : restes de murs, de mosaïques, d'aqueducs, dalles, tuiles, médailles et autres résidus incontestables suggérant les bâtiments d'un domaine rural vaste et cossu.

Lorsque survinrent les invasions barbares qui pendant si longtemps ravagèrent notre malheureuse Vallée du Rhône, les populations affolées prirent l'habitude de fuir vers les hauteurs boisées les plus proches : chez nous, celles d'Albon, de Mantaille, d'Anneyron. Il semble même qu'une tour romaine ait alors été édiflée sur l'emplacement de la Tour actuelle et qu'il en subsiste, à la base de celle-ci, des traces visibles.

Quand les Burgondes, au milieu du Ve siècle, se fixèrent dans la Vallée du Rhône, c'est dans les ruines des maisons romaines qu'ils durent se loger. Ils occupèrent ce qui restait de Tortilianum et en firent soit un village, soit une ferme qu'ils appelèrent dans leur langue : Epaone.

C'est alors qu'au cours d'une partie de chasse leur roi, qui résidait à Vienne, découvrit à 5 km à l'Est d'Epaone le site de Mantaille. Ce promontoire boisé aux pentes abruptes dont le sommet domine de 50 mètres le ruisseau de Bancel qui contourne sa base, retint son attention. Il s'y fit construire, en bois naturellement, un rendez-vous de chasse qui, par remaniements successifs, finira par devenir le Château de Mantaille dont il sera question plus loin.

Autre fait notable de la même époque : la tenue, en 517, du Concile d'Epaone, dans une église depuis longtemps disparue, mais dont les substructions ont été mises à jour près du cimetière actuel, le plan exact relevé et les cotes notées. Le Concile d'Epaone a rassemblé une vingtaine d'évêques du Sud-Est désireux de mettre au point certaines questions concernant la doctrine et la discipline religieuses. Quarante décrets (canons) y furent édictés parmi lesquels celui qui consacre les églises " lieux d'asile ".

On sait qu'après les effroyables ravages causés par les invasions, la vie rurale se réorganisa autour des monastères et des prieurés. Or le futur Comté d'Albon compta une dizaine au moins de prieurés. Fondés par les abbayes d'Autun, Tournus, l'Ile-Barbe, Vienne, St Antoine, St Ruf, Colombier le Cardinal, détruits, reconstruits, abandonnés par telle abbaye, repris par telle autre, ils connurent maintes vicissitudes avant de tomber presque tous aux mains de l'Eglise de Vienne. Car l'archevêque de Vienne restait bien, en définitive, le maître de ce territoire malgré plusieurs usurpations suivies de restitutions, telle celle qui eut lieu, en 831, sur intervention de Louis le Pieux.

Il était également devenu seigneur de Mantaille puisque c'est au " château " de Mantaille que l'archevêque Utramne convoqua la célèbre assemblée de 879 qui, devant l'incapacité des successeurs de Charlemagne à défendre le territoire contre les invasions, reconstitua le second royaume de Bourgogne. Elle en offrit la couronne à Boson, comte de Vienne, beau-père de Charles le Chauve, gendre de l'empereur germanique, au surplus fortement soutenu par le pape qui l'appelait " cher fils ".

C'est sans doute peu après, dans les dernières années du IX^e siècle ou les toutes premières du Xe qu'est apparu à Albon le premier des Guigues. En effet, en 888 on voit l'archevêque Barnoin inféoder la terre d'Albon (ainsi que celle de Mantaille) à Theutbert, comte d'Arles : preuve qu'il n'y avait pas encore de seigneur à Albon. Or en 912 nous voyons un Guigues se proclamer " comte par la grâce de Dieu " (U. CHEVALIER - Regeste Dauphinois). On a longtemps ignoré l'origine des comtes d'Albon et les imaginations ont beaucoup erré à leur sujet. Mais depuis la publication en 1925 des travaux de l'archiviste G. de MANTEYER (Origines du Dauphiné de Viennois), fruit de longues et minutieuses recherches, on pense avec lui que les Guigues d'Albon sont issus des sires de Vion, près de Tournon.

Passé sur la rive gauche par son mariage avec Gondalmoda, fille du puissant Comte de Vienne Hugues, un Guigues de Vion reçut en fief la terre d'Albon des mains de l'archevêque et dès lors, très régulièrement chaque année, très ponctuellement, les comtes d'Albon même devenus les puissants Dauphins, rendirent l'hommage à l'archevêque. Et Dom BESSE (Abbayes et Prieurés de l'ancienne France) ajoute que le chapitre ne perdait aucune occasion de leur rappeler qu'ils étaient ses feudataires (vassaux) pour la terre d'Albon.

Les premiers Guigues d'Albon vécurent fort modestement sur un sol bien ingrat. Puis brusquement, à la fin du Xe siècle, voici que la fortune leur sourit et que la chance les favorise. C'est que cette famille a donné à cette époque quatre prélats à l'Eglise : un archevêque de Vienne, deux évêques de Grenoble, un évêque de Valence, et que ceux-ci firent preuve d'un remarquable esprit de famille et s'employèrent soit personnellement, soit par relations interposées, à favoriser l'ascension de leur parent :

- en 996, l'archevêque Thibaud obtient du roi de Bourgogne, Rodolphe III, dit le Fainéant, pour son frère Guigues, la moitié du "château" de Moras, avec les terres y attenantes et les serfs vivant dessus. Donation renouvelée, et augmentée, en 1009 en faveur de Frédéburge, veuve de Guigues " de bonne mémoire " et de ses enfants et qui ne tardera pas à s'étendre à tout le mandement,

- en 1029/30, l'archevêque Brochard (qui, lui, n'était pas de la famille) se trouve inopinément investi, outre son diocèse, du Comté de Vienne. Trop âgé pour assumer les deux charges, il inféode le vaste comté à deux seigneurs de son choix : la moitié nord à son beau-frère Humbert-aux-Blanches Mains, comte de Maurienne ; la moitié sud à Guigues d'Albon, dit plus tard " le Vieux ", frère d'Humbert évêque de Valence, neveu d'Humbert évêque de Grenoble, qui offrait donc des références. On pense que c'est à cette occasion que les Guigues prirent officiellement le titre de Comtes d'Albon et de Viennois.

Ainsi venait d'être signé par Brochard l'acte de naissance de deux futures provinces : la Savoie et le Dauphiné. Il assigna comme séparation aux deux parts la plaine de Bièvre-Valloire, limite imprécise s'il en fût, longue de 25 km, large de 4 à 9, au surplus dépourvue de tout véritable cours d'eau qui eût pu jouer le rôle de frontière : on voit ici apparaître l'une des causes (il y en eut d'autres) des longs et sanglants conflits ultérieurs, car " estoient les terres et villas meslées les unes parmi les autres ".

- Peu après, vers 1035, l'oncle Humbert évêque de Grenoble, très âgé, se démet de sa charge mais réussit à faire élire pour successeur un sien neveu : Mallenus. Aussitôt installé, ce dernier appelle près de lui son cousin Guigues-le-Vieux et lui confie la co-seigneurie de la ville et du comté de Grenoble. C'est à cette occasion que les Guigues quittèrent leur terre d'Albon : ils n'y reviendront plus que pour de brefs séjours. Ils confièrent le soin d'administrer leurs deux fiefs d'Albon et de Moras à deux châtelains, sorte de régisseurs souvent de modeste origine.

- Au même moment, entre 1039 et 1043, Guigues-le-Vieux (toujours lui) est l'objet d'une nouvelle promotion : il reçoit en effet de l'empereur Henri III, dit le Noir, Briançon et toute la région environnante, sur les deux versants, avec le titre de " Prince de Briançonnais ", vassal direct de l'empire.

Dès lors, la tentation était grande pour lui de relier cette nouvelle possession à sa part du Viennois par un " pont " solide. Aussi s'employa-t-il activement, " par une série d'usurpations ", à accroître et à consolider son pouvoir sur la région grenobloise. Il y parvient si bien que nous le retrouvons en 1050 avec le titre de " Prince de Graisivaudan ".

Après quoi, Guigues-le-Vieux pourra se retirer satisfait à l'abbaye de Cluny pour y terminer sa vie : il léguait à ses successeurs un vaste domaine à gouverner. Leur politique était toute tracée ; elle consistait non seulement à maintenir leur autorité sur les trois zones précitées, mais à l'étendre si possible sur un plus vaste territoire. Ils y

parviendront fort bien, en quelque 300 ans, puisque successivement le Gapençais, l'Embrunais, le Faucigny, les pays d'Allevard, de la Tour du Pin, de Montauban sur Ouvèze, de Mévouillon, de Sassenage, du Royans, Romans enfin, tombèrent entre leurs mains.

On imagine que ce ne fut pas sans rencontrer de farouches résistances : celle des évêques, lesquels après Mallenus ne furent plus de la famille et dont l'un, Hugues, s'acharna à reprendre tout ce que Guigue-le-Vieux s'était approprié en Grésivaudan ; celle de certains seigneurs qui n'acceptaient pas de bon gré cette suzeraineté qui s'imposait ; celle enfin des comtes de Savoie occupés eux aussi à construire leur état et que tentaient les terres à blé de la Valloire et surtout du Grésivaudan.

Néanmoins les successeurs de Guignes-le-Vieux, ceux de la première, de la deuxième et de la troisième races dont l'un prit officiellement le titre de Dauphin (Guigo Dalphinus) parvinrent-ils à créer pièce à pièce un état qui à partir de 1293 porta le nom de Dauphiné (Dalphinatus). " D'habiles mariages, d'heureux héritages, des acquisitions opportunes, parfois l'usage de la force, permirent la réalisation de ce programme ". (R. BORNECQUE, " Le Dauphiné " - p. 14).

Tout en construisant leur domaine, les Dauphins le dotaient d'institutions qui en faisaient un véritable état : 7 baillifs assistés chacun d'un juge-mage (XIII^e siècle), un gouverneur (1310) assisté d'un juge-mage d'appel (1318), le Conseil Delphinal (1337) la Chambre des Comptes, une capitale enfin qui fut d'abord St-Marcellin, puis Grenoble. Si bien que lorsque le dernier des Dauphins, Humbert II, ruiné, ayant perdu femme et enfant, décidé à se retirer du monde, vendit son état au roi de France (Traité de Romans, 30 Mars 1349), le Dauphiné était devenu un véritable petit royaume indépendant, bien organisé, aux ressources variées et enviables.

Ainsi notre province, séparée de la France depuis le Traité de Verdun (843), passée en droit, sinon en fait, sous l'autorité des empereurs germaniques après le décès du dernier roi de Bourgogne, Rodolphe III (1032), se voyait rattachée à la couronne de France après une séparation de 500 ans, ayant pris entre-temps la forme et le nom de Dauphiné.

LE COMTE D'ALBON SOUS LES ROIS DE FRANCE -

A ce moment, le Comté d'Albon comprenait, outre quelques hameaux et des fermes isolées, huit paroisses : St Romain, St Martin, St Philibert, Andancette, St Rambert, Anneyron, St Michel " et encore Champagne qui est delà le Rosne ". Tous les seigneurs des bords du Rhône tenaient en effet à posséder une " tête de pont " sur la rive opposée. Et ce sont les Dauphins qui ont fait construire la remarquable église romane fortifiée de Champagne (XII^e siècle), " ce château fort déguisé en église ", a-t-on écrit.

Le Dauphiné une fois rattaché (on dit transféré) au royaume de France, les possessions personnelles des Dauphins, Albon et Moras entre autres, devinrent ipso facto possessions personnelles du roi " par transport fait à la couronne de France par feu messire Humbert, Dauphin, dernier prince de ce pays de Dauphiné et que, pour raison de la seigneurie et comté d'Albon, Sa Majesté a toutes juridictions, haute, moyenne et basse ". (Procédure -1680) Il va sans dire qu'aucun roi ne vint jamais habiter ni Albon ni Moras : ils affermaient ces terres, et d'autres, à des personnages souvent importants, qui prenaient le titre de seigneurs engagistes, n'y résidaient pas davantage et chargeaient un " capitaine-châtelain-royal " d'administrer la seigneurie en leur nom.

Autant qu'on puisse la reconstituer, voici la liste des seigneurs engagistes de la Comté d'Albon :

- Les Poitiers-St Vallier, qui versaient au roi " douze mil escus vieux " par an, la gardèrent jusqu'après 1540 et négligèrent d'entretenir les lieux au point d'avoir laissé s'effondrer la toiture de la Tour ;
- Gaspard de Laval, seigneur de Lesches ;
- le maréchal d'Ornano ;
- les Claveyson et par subrogation, les Tournon (40 000 livres par an) ;
- puis les Roussillon et après eux les Montmorency-Ventadour. Lorsque ceux-ci marièrent leur fille au marquis de Rohan-Soubise, ils lui donnèrent en dot le comté d'Albon. Cette famille l'avait encore à la Révolution.

C'est en 1576, en pleines guerres de Religion, que le gouverneur du Dauphiné de Gordes ordonna la démolition " de fond en comble " de la forteresse d'Albon, devenue semble-t-il foyer actif de Réformisme. Les hommes de Moras, requis pour ce travail, eurent le bon esprit de laisser debout cette Tour devenue chère au coeur des habitants des environs et qui fait partie de leur horizon familial.

Sous les rois, Albon (comme Moras) était " lieu d'estape " : des troupes de passage y cantonnaient fréquemment, y prenaient même leurs quartiers d'hiver, s'y conduisant fort mal, comme en pays conquis, " vivant sur le bonhomme et rançonnant les pauvres gens ". Les plaintes à ce sujet abondent : " et l'estape qui y est établie depuis 1655 a fait disparaître une partie de ses habitants par l'incommodité qu'ils reçoivent du passage des troupes, y ayant quantité de maisons abandonnées ou ruinées ". (Procédure en révision des feux 1701). On avait même fini par créer, à St Romain et à Anneyron, un corps de garde " pour contenir les soldats et éviter les carillons " (sic).

A la veille de la Révolution, la situation du comté d'Albon n'est pas particulièrement brillante, ainsi qu'il appert de la réponse de la communauté au questionnaire de 1789 : celle-ci a perdu une paroisse, celle de St Michel, par vétusté au début du XVIIIe siècle et va bientôt en perdre une seconde, Champagne, qui n'a plus avec elle que des liens assez distendus. Le sol est pauvre et les eaux qui dévalent des coteaux voisins par temps de pluie "endommagent considérablement le peu de bons fonds qu'il y a ". La situation sanitaire est médiocre " une partie de la communauté est atteinte de fièvres d'accès (sic) au moins le tiers de l'année ". "La moitié des maisons est bâtie en terre ou pizay ". Les cultures vivrières sont peu abondantes et " les gros propriétaires, c'est-à-dire l'église et la noblesse en ont la plus grande partie ". L'élevage est médiocre : " le défaut de paquerages ne permet pas d'avoir des boeufs et vaches (...), le sel est trop cher pour en donner aux moutons, ce qui occasionne des maladies épidémiques et en détruit beaucoup ". " Il n'y a aucune industrie et il y a beaucoup de journaliers qui manquent souvent de travail ".

Le régime municipal ? " Il y a un châtelain-royal, un consul principal, deux péréquateurs et un secrétaire-greffier (...). La communauté n'a aucun revenu ", et les charges qu'on énumère, sont trop lourdes. " Les collecteurs n'ont pas tous rendu compte ". Il n'y a ni hôpital, ni " fondation pour l'éducation publique ". Les habitants sont en général très pauvres, attendu que les grandes propriétés appartiennent aux nobles et ecclésiastiques qui n'y habitent pas ". Et on se plaint que les maigres récoltes sont pillées par les glaneurs " qui couchent dans la plaine pour être en état de ramasser plus d'épis ; ils en volent dans les javelles et emportent leur charge clandestinement ".

A la Révolution, le Comté d'Albon devint commune, perdant sa paroisse de Champagne, et constitua avec sa minuscule voisine Mantaille un canton dont elle resta le chef-lieu jusqu'en 1809. A cette date elle perdit ce titre et fit partie du canton de St Vallier. A cette même date, Anneyron en fut détaché pour devenir commune à son tour avec Mantaille à titre de section. Puis St Rambert en 1839 et Andancette en 1872 s'en détachèrent à leur tour. Si bien que la commune actuelle d'Albon comprend aujourd'hui trois agglomérations : St Romain qui en est le chef-lieu, St Martin des Rosiers et St Philibert avec sa charmante vieille église romane, entourée du minuscule cimetière, et qui mériterait qu'on lui accorde en haut-lieu quelque attention et des soins.

Là haut, au pied de la Tour, un hameau de quelques maisons témoigne encore de la grandeur passée du Comté d'Albon et de ses ambitieux seigneurs.

*

* *

LA TOUR D'ALBON

A l'examen, on n'y distingue aucune trace de cheminée, d'escalier, de tourelles d'angles, ni de véritables fenêtres. De toute évidence elle ne servit jamais d'habitation permanente. C'est une tour carrée, de 8 mètres de côté, aux murs de 1,50 m d'épaisseur, grossièrement construite en mollasse et cailloux roulés du pays, " à la base de laquelle on peut reconnaître un appareil plus ancien, peut-être le petit appareil romain " (Antonin Macé). La seule porte qu'elle eût s'ouvrait au niveau du premier étage : on en distingue fort bien la trace sur la face ouest. Tous ces détails sont caractéristiques et permettent de la dater du XI^e siècle ou du début du XII^e selon les spécialistes de l'architecture militaire comme De CAUMONT ou ENLART.

Ouvrons l'ouvrage de ce dernier (Manuel d'archéologie française - T II pp 550 et suiv.). On y apprend que les premiers donjons de pierre étaient construits sur le modèle des donjons de bois qu'ils remplaçaient, c'est-à-dire formés de deux ou trois pièces superposées, et qu'ils ont longtemps constitué à eux seuls presque tout l'édifice. Qu'ils soient en bois ou en maçonnerie, ces premiers donjons étaient bâtis sur une " motte " parfois artificielle et entourés d'une enceinte proche, appelée " chemise ". On accédait invariablement à ces donjons par le premier étage, à l'aide d'un pont volant jeté entre la porte et le chemin de ronde qui couronnait la chemise "(p. 559). A défaut de chemise, on y accédait tout simplement par une échelle qu'on tirait à soi quand on voulait. Le rez-de-chaussée ne comportait ni porte ni fenêtres : on n'y accédait que du premier étage ; il renfermait les cachots et les magasins à provisions. L'auteur ajoute que motte et donjon étaient situés non au centre, mais contre un côté de l'enceinte. A lire toutes ces précisions, ne croirait-on pas qu'il avait visité Albon ?

Par la suite, ce premier élément défensif fut doté d'une seconde enceinte plus vaste renfermant soit le village lui-même, soit une "basse-cour " où l'on trouvait toutes les dépendances, parfois l'un et l'autre comme à Albon.

Ici, la grande enceinte était constituée par trois tours : une au sommet (celle qui reste) et deux à la base, reliées entre elles par des murs crénelés en cailloux roulés dont on voit quelques vestiges. L'aspect général était donc celui d'un vaste triangle de 150 mètres de base sur environ 200 de hauteur couvrant tout le versant ouest du coteau. Chacun des trois remparts portait en son milieu une porte fortifiée : la dernière a disparu en 1845.

La demeure du châtelain était accolée à l'une des deux tours de la base du triangle : celle du côté nord. Les vestiges en sont encore fort visibles. Ils l'étaient davantage il y a 100 ans, lorsque le baron RAVERAT les visita : " une ancienne habitation, possédant tours et tourelles, porte cintrée ferrée de clous à grosse tête, fenêtres défendues par des barreaux de fer, débris de chapelle, puits à large margelle ... ". (Nouvelles excursions en Dauphiné - 1879, p. 75).

Tout en haut du triangle, au pied du tertre portant la tour, lui-même et d'autres visiteurs ont vu les restes d'une construction rectangulaire divisée en compartiments réguliers, reliée au donjon par des murs et peut-être des souterrains comblés : on peut penser qu'il s'agit des logements des gardes et du personnel domestique. Nous savons aussi qu'il y avait un four banal. Quant aux chaumières des gens du village, elles s'adossaient au rempart formant la base du triangle et à l'intérieur.

On se trouvait donc en présence d'un vaste ensemble défensif entièrement clos de murs et à cause de cela ayant droit au titre de " ville ". Aussi lit-on, dans la chartre de Cluny datée de 1079 : " moi Guigues, par la grâce de Dieu comte de la ville d'Albon ... "

C'est lui, Guigues-le-Gras qui en 1070 épousa dans la chapelle Agnès, fille du comte de Barcelonne. Plus tard (1215) le Dauphin Guigues - André, comte de Vienne et d'Albon, signa un acte " fait au château d'Albeonis, devant l'église ".

Ce vaste complexe était le refuge des habitants de tout le comté, et les occasions d'y courir ne furent pas manquer.

P. MARTIN

MANTAILLE

Le petit mandement de Mantaille, à 5 km à l'est d'Albon, comprenait le château et un prieuré, avec leurs dépendances.

Le château eut pour origine le rendez-vous de chasse que se fit, dit-on, construire un roi burgonde sur l'éminence qui domine le ruisseau de Bancel et sa petite vallée. Ce "château" de bois fut la résidence préférée de Lothaire exilé par son père Louis-le-Débonnaire, puis de son fils Charles devenu roi de Provence. Celui-ci y signa, en 861, un acte par lequel il faisait à l'abbaye de l'Ile-Barbe divers "dons" qui ne pouvaient être que des concessions de terres. C'est peut-être alors que furent créés par cette abbaye les prieurés de St Rambert et de Mantaille.

Mais ces deux princes et leur entourage se livrèrent, dans ce "château" à de tels désordres scandaleux que les prélats intervinrent auprès du pape Nicolas, lequel " fulmina l'excommunication " contre Charles. Est-ce en cette circonstance que le "château" de Mantaille tomba en possession de l'Eglise de Vienne ? Toujours est-il que l'archevêque en avait la disposition en 879, puisqu'il y convoqua la célèbre assemblée

qui proclama Boson roi de Bourgogne. Peu après (886) Boson usurpa Mantaille sans autre forme de procès et en fit don à son parent Theutbert, comte d'Arles qui lui avait rendu des services. A la mort de Boson (887) Theutbert s'empressa de restituer Mantaille à l'Eglise de Vienne. L'archevêque Barnoin le lui laissa en usufruit, y ajouta même d'autres biens, notamment Albon ainsi que nous l'avons écrit, à charge pour lui de relever deux églises en ruines. D'autres usurpations suivirent celle de Boson. En effet, une bulle du pape de 1201 rappelle " les droits immémoriaux " de l'Eglise de Vienne sur Mantaille. D'autre part, en 1240, on voit Gaudefrus de Moirans céder à l'archevêque de Vienne " toutes ses prétentions sur Mantaille ".

L'un des successeurs de celui-ci se rendit célèbre au début du XVe siècle par les retentissants démêlés qui l'opposèrent à divers seigneurs laïques de son diocèse ainsi qu'au gouverneur du Dauphiné, Boucicaud. Ce dernier, sur l'ordre du roi, se saisit du château de Mantaille qui était alors une solide construction de pierre, et y installa une garnison. L'archevêque ayant fait sa soumission, Mantaille lui fut rendu (1400) mais la garnison refusa de quitter les lieux. Alors l'archevêque quitte Vienne un jour de grand matin, à la tête de sa troupe à cheval, arrive à Mantaille, donne l'assaut au château, le prend, y laisse une partie de ses troupes et rentre à Vienne le soir-même, à la lueur des torches et sous les acclamations de la population (1401). Trois ans plus tard il se trouva en conflit avec divers seigneurs, notamment les sires Jean et Guy de Torchefélon, seigneurs de Montcarra et autres lieux, dont il brûle les châteaux et dévaste les terres. En représailles, ceux-ci attaquent le château de Mantaille une nuit de 1404, le prennent, le pillent, l'incandient après avoir massacré la garnison et sans doute la population qui s'y était réfugiée : les murs portent encore les traces de l'incendie. C'est de cette nuit tragique que date la destruction du château de Mantaille qui ne fut jamais reconstruit. En 1885, un cultivateur recueillit parmi les ruines deux tombereaux d'ossements noircis.

Le château détruit, l'archevêque demeura néanmoins seigneur du lieu jusqu'en 1609 date à laquelle à la suite d'un échange, il le céda à un hobereau voisin : du Cros de Grolée. La seigneurie de Mantaille passa ensuite aux mains des D'Allard, puis des La Ransonnière et enfin des La Rivière qui la possédaient en 1789.

Cette petite seigneurie devint commune en 1791, puis fut rattachée en 1809 à celle d'Anneyron à titre de section.

Quant au prieuré, fondé comme nous l'avons dit par les bénédictins de l'Ile-Barbe, il passa quelque temps sous la dépendance de Cluny avant de tomber assez vite en possession du chapitre de Vienne. L'archevêque, déjà seigneur du lieu, en était prieur de droit.

Le visiteur qui de nos jours s'aventure dans les ruines du château de Mantaille avec l'espoir d'en reconstituer le plan par la pensée, est assez vite découragé, une fois franchies la première et la deuxième enceintes : on ne découvre plus alors qu'enchevêtrement de pans de murs sans ordre apparent qui déconcerte le profane.

P. MARTIN

MURAS EN VALLOIRE ET SON MANDEMENT

La colline qui domine le village de Moras a de tout temps servi de refuge aux hommes préhistoriques. Déjà, au siècle dernier, plusieurs haches et hachettes en pierre polie avaient été trouvées dans les champs voisins. En 1969, à l'occasion de travaux de terrassement effectués près du sommet, les engins ont mis à jour un gisement considérable de tessons de céramique qui dateraient de la fin de l'âge de bronze selon les revues spécialisées telles que " Archéologia " ou " Gallia ".

Après l'occupation romaine à qui la Valloire doit son nom (Vallis Aurea : vallée d'or) et les dévastations des invasions barbares qui suivirent, la vie a repris là comme ailleurs autour de quelques prieurés tels ceux de St Sorlin, Epinouze (Landrins) et Manthes (1). Ce dernier, fondé par l'abbaye de Cluny, semble avoir été le plus important puisqu'il avait des succursales. Son prieur était selon BRUN-DURAND " seigneur temporel du lieu ".

Au moindre danger, les moines et leur personnel agricole couraient se réfugier sur la hauteur la plus proche qui était la colline de Moras. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'un " château ", fût-ce une simple tour de bois, s'y soit implanté très tôt : dès 996 en effet, le roi de Bourgogne Rodolphe III donne à Guigues d'Albon la moitié du " château " de Moras avec les terres qui en dépendaient et les serfs vivant dessus. Donation renouvelée avec des ajouts en 1009 en faveur de la veuve et des enfants de Guigues. Possession rapidement étendue à l'ensemble du mandement, dont les Guigues disposent à leur gré ainsi qu'en témoigne la charte de Cluny datée de 1079, par laquelle Guigues, " par la grâce de Dieu comte de la ville d'Albon " donne au prieuré de Manthes " la chapelle de Moras et l'église de St Prix qui est située dans les combes, avec toutes leurs dépendances ". On constate par là que le seigneur temporel n'était plus le prieur de Manthes.

Cette chapelle de Moras ne pouvait être que celle du petit village qui s'était formé au pied du " château ", au flanc de la colline. Ce village s'agrandit, reçut sa première charte de franchises du dauphin Guigues-André en 1227, la seconde en 1329 et la troisième en 1330 ; cette dernière accordait certaines libertés aux habitants moyennant 800 florins d'or, mais leur faisait obligation de construire à leurs frais des remparts

.../...

(1) Le prieuré de St Sorlin fut fondé par l'abbaye bénédictine de Tournus. Au XIVe siècle, il fut uni à celui de La Motte de Galaure, lequel passa au XVIIIe siècle sous la dépendance de l'archevêque de Vienne.

Le prieuré de Landrins, à Epinouze, a été fondé par les bénédictins de l'île Barbe, qui en firent don à l'abbaye de Bonnevaux lorsque celle-ci fut créée (vers 1116) : " Moi, Girin, abbé de St Martin de l'île Barbe, je donne et accorde à l'église Ste Marie de Bonnevaux, l'église de Landrins et toute la terre que nous avons en ce lieu ".

Le prieuré de Manthes fut fondé par les moines de Cluny.

autour de leur ville ; c'est que le redoutable adversaire d'alors, le comte de Savoie, avait des possessions tout près, sur l'autre rive de la Valloire. On peut voir à Moras d'importants vestiges de ces remparts, avec une porte, le tout bien conservé.

Peu après, lorsque le Dauphiné fut " transféré " au royaume de France, cette possession du Dauphin devint, comme Albon, possession du roi " comme seigneur de Moras dans tout le terroir de ladite chastellerie delphinale " et sera désormais attribuée à des seigneurs-engagistes. Parmi ceux-ci on trouve : Louis, bâtard de Bourbon, marié à Jeanne, bâtarde de Louis XI, qu'on a installés à Roussillon ; Galéas Visconti ; un Poitiers-St Vallier pour le dédommager " de la perte de la ville de Carmagne que luy avoit esté enlevée par les ennemis " ; le trop célèbre François de Beaumont, baron des Adrets " pour services rendus " (sic) ; Claude Davity ; les Murat de Lestang enfin qui détenaient encore la seigneurie de Moras à la Révolution. Quant au maréchal d'Ornano, le château lui fut albergé moyennant le cens symbolique d'" un escu d'or ", à charge pour lui " d'y faire bastir un membre pour prison et un autre pour enfermer les Censes du Roy ". C'est lui qui mit le château en état de défense (c'était pendant les guerres de Religion) et fit construire la célèbre Maison du Gouverneur.

Il devait avoir, ce château, fière allure au début du XVIIe siècle, avec ses deux tours, l'une carrée (sans doute la plus ancienne), l'autre ronde et ses deux portes. Mais la toiture était souvent en mauvais état " au moyen de la grant force des ventz qui donnent contre icelluy ". Ce château sera démoli sur l'ordre de Richelieu (1627) ; on y trouvera alors 33 pièces de canon, des munitions et d'importantes réserves alimentaires ; d'Ornano avait consciencieusement exécuté sa mission.

Mais le bourg subsistait, avec ses remparts intacts, ses quatre portes et la célèbre Maison du Gouverneur qu'on y voit encore, bien conservée. Car Moras étant place forte et ville de garnison, un gouverneur y exerçait le commandement militaire, tandis qu'un châtelain administrait le mandement pour le compte du seigneur-engagiste.

Un mandement qui comprenait à l'origine cinq paroisses : Moras, Lens, Manthes, St Sorlin et Epinouze. Lens en fut séparé en 1675 pour être élevé au rang de marquisat au profit des Murat de Lestang.

Le château une fois démoli, les seigneurs engagistes n'en continuèrent pas moins d'exiger des habitants du mandement et de quelques localités voisines (Thodure, Beaufort et même Hauterives) le paiement du vingtain pour l'entretien de murs qui n'existaient plus ! Il y eut certes des protestations, des résistances avec refus de payer : l'affaire fut à différentes reprises portée devant le Parlement de Grenoble qui chaque fois donna tort aux récalcitrants. Si bien que ceux-ci acquittaient encore cet impôt " surcharge très fatigante " à la veille de la Révolution.

Ce ne fut ni la seule ni la principale cause de leurs tourments, car ils eurent encore à subir :

- les guerres civiles, notamment lors de la Réforme où Moras fut canonné et l'église " ruynée sans qu'il y soit demeuré aucune chose entière " ;
- les incendies : c'est au cours de celui de 1476 que furent entièrement détruites les archives de la ville ;
- les litiges avec les communautés voisines à propos des pacages, bois et forêts, eaux d'arrosage ;
- les épidémies, plus fréquentes et plus meurtrières qu'ailleurs en raison des eaux croupissantes de la Valloire : " elles y laissent un limon pestilentiel dont la vapeur cause quantité de fièvres ", surtout pendant les mois d'été ;

- les impôts divers, toujours trop lourds auxquels tentaient d'échapper trop de gens, nobles ou se prétendant tels ;
- mais encore, mais surtout, Moras était, comme Albon, " lieu d'estape " pour les troupes de passage à qui l'habitant devait " le feu et la chandelle " mais qui en règle générale se conduisaient fort mal.

Ici aussi les habitants préfèrent abandonner leurs maisons et fuir dans les bois plutôt que de supporter toutes leurs exactions. Or c'est parce qu'il y avait des troupes presque en permanence que Moras était dite ville de garnison. Les plaintes à ce sujet abondent, mais restent sans effet.

Quelle était la situation de la Communauté à la veille de la Révolution ? Consultons ici encore la réponse au questionnaire de 1789 : les maisons étaient déjà construites avec les cailloux roulés si abondants dans la région ; médecins et " chirurgiens " résident à une lieue et demie. Il y a à Manthes une sage-femme diplômée, mais on lui préfère les matrones de villages qui ont " la confiance de la populace " (sic) ; les contagieux étaient, comme partout, relégués hors des murs de la ville, dans des huttes, et quelque peu oubliés là ; les récoltes de blé, seigle, orge, avoine, foin et châtaignes sont " années communes " excédentaires. Les excédents sont exportés vers St Vallier, Romans, la Côte St André, Grenoble. Le blé s'en va jusqu'en Provence " par le moyen du Rhône " (jadis il allait jusqu'à Rome) ; les châtaignes à Lyon " par eau et par terre " ; le foin et l'avoine approvisionnent auberges et relais de poste de St Rambert, St Vallier, le Péage de Roussillon et même Tain. Mais on se plaint fort que le mauvais état des chemins les rende " impraticables pendant plusieurs mois de l'année " et l'on réclame, toute affaire cessante, une vraie route qui irait de Rives " droit au bac d'Andance ". La nourriture des habitants se compose de " froment, seigle, châtaignes et pommes de terre (...) il n'est que quelques mois de l'année que l'on se sert de seigle mêlé avec de l'orge ou du bled noir " ; bois et forêts sont dévastés par les gens et les bêtes de la communauté et des paroisses voisines ; il n'y a ni commerce ni industrie, et la principale ressource des habitants provient de leur salaire de journaliers au service de la noblesse et du clergé qui là comme ailleurs possèdent les plus grandes surfaces des meilleures terres ; mais il y a beaucoup de journées de chômage, notamment en hiver ; alors " ils tachent d'avoir une vache ou un cochon qu'ils mènent ou font mener paître dans les récoltes qui ne leur appartiennent pas ", aussi réclame-t-on la création de " manufactures " qui fourniraient du travail aux jeunes et " les tireraient du vice et de l'oisiveté ".

Le régime municipal est constitué, selon l'édit de 1766, par : 2 échevins (consuls), 4 conseillers, 10 notables et un secrétaire-greffier. La communauté se plaint d'être trop lourdement imposée: 4420 livres réparties en 38 feux 3/4 et " on ne doute pas qu'il n'y ait eu quelques erreurs à ce sujet ". Il y a deux receveurs des tailles : l'un rend régulièrement ses comptes ; quant à l'autre, il est " en arrière de présenter ceux des dernières années ". Pour finir on ne manque pas de mentionner les deux dépenses qui s'imposent avec urgence : le remplacement de l'horloge du clocher " qui fixe l'heure d'arrosage de tous les particuliers qui possèdent des prés " et la réparation de la fontaine publique " d'absolue nécessité ".

A la Révolution, Moras devint comme Albon chef-lieu de canton et le demeura jusqu'en 1809 où elle redevint simple commune rattachée au canton du Grand-Serre, tout en conservant sa perception et sa brigade de gendarmerie.

La commune se disloqua à son tour au début de la III^e République perdant tour à tour : Epinouze (1878), St Sorlin (1880), Manthes (1884) qui obtinrent leur autonomie administrative.

Enfin l'état sanitaire s'est considérablement amélioré depuis les décrets de 1806 réglementant sévèrement l'irrigation des terres en Valloire et ordonnant des travaux destinés à faciliter l'écoulement des eaux.

P. MARTIN

LE PRIEURÉ DE MANTHES

" Prioratus de Mantula Cluniaci " : il fut en effet créé par les clunistes. Il était important, puisqu'il avait sous sa dépendance d'autres prieurés tels ceux de St Avit et de Peaugres. En 1079 il reçut du comte Guigues d'Albon autorité sur l'église du village de Moras.

Après 1349, les rois attribuèrent le prieuré de Manthes à des "prieurs bénéficiaires", comme ils attribuaient les mandements voisins à des " seigneurs engagistes ".

Lors des Guerres de Religion, la commission chargée de constater l'état des églises et d'identifier les personnes passées au protestantisme (Octobre 1568) ne trouve au prieuré de Manthes ni le prieur, ni aucun religieux, mais seulement des valets et des chambrières. L'église est en ruines, " et le clochier brulé ". La commission ordonne de procéder aux réparations urgentes " pour empêcher la ruine du restant ".

Le professeur Antonin MACE, qui a visité les lieux en 1858, note (Itinéraire de St Rambert à Grenoble) que les bâtiments actuels datent de la fin du X^e ou du début du XVI^e siècle, mais qu'ils sont " en voie de dégradation rapide ". Au premier étage se trouve la chambre du prieur, vaste salle au plafond à caissons, couvert de peintures à fresques. Il y avait autrefois une cheminée somptueusement sculptée : elle a disparu, ainsi que beaucoup de pierres ouvragées

Les autres pièces étaient également pourvues de cheminées, plus modestes, et de peintures à fresques.

A l'extérieur, A. MACE a noté l'existence de quatre tourelles d'angles, " dont une fort jolie ".

Aujourd'hui on ne laisse plus visiter l'intérieur, par mesure de sécurité.

P. MARTIN

*

* *

LA COMMANDERIE DE LACHAL

Située à 1,5 km à l'Ouest d'Epinouze, sur le rebord du plateau, la commanderie de Lachal faisait partie de " la juridiction, mandement et district du castrum delphinal d'Albon ". Elle versait d'ailleurs une redevance au dauphin qui assurait sa protection par l'intermédiaire du châtelain d'Albon.

Elle marquait la limite entre les trois mandements d'Albon, Anjou et Moras. A l'occasion d'une contestation avec les seigneurs voisins, le Dauphin vint sur place et " tenant en mains son épée tirée du fourreau, pour marquer les limites frappa trois coups et avec son épée il fit des marques sur l'angle de la maison en disant : c'est jusque-là que s'étend la mandement d'Albon. Etaient présents les seigneurs des lieux susdite, consentant et ne contredisant point ". Après quoi, le groupe se mit en marche en direction de St Rambert en suivant le bord du plateau ; le dauphin allait devant, marquant les arbres de son épée à droite et à gauche, disant : " ceci est du mandement d'Albon, ceci du mandement d'Anjou ". Et plus loin : " du mandement de Montbreton " (Chanas).

La première mention que l'on trouve de cette commanderie date de 1317, mais M. de FONT-REAUXX pense qu'elle est plus ancienne (Bull. Société d'Archéologie Drôme - T 65, p. 336). On peut donc penser qu'elle a d'abord appartenu aux Templiers, qu'elle a été attribuée aux Hospitaliers de St Jean de Jérusalem comme tous les biens des Templiers lorsque leur ordre fut dissous (Concile de Vienne - 1312). En 1480 elle fut unie à celle de Bellecombe, de l'ordre de Malte.

Elle possédait des biens assez considérables répartis dans les environs, à Albon, Anneyron, Moras, Bougé, Chanas, Beaurepaire, Revel, Pisieu, Marcolin, Tourdan, Sablons. Il s'y tint, jusqu'en 1654, une foire annuelle.

Dévastée lors des Guerres de Religion, elle ne fut jamais entièrement remise en état. A la Révolution, elle fut vendue, ainsi que toutes ses possessions, comme Bien National.

Antonin MACE, professeur d'histoire à la Faculté de Grenoble, qui l'a visitée vers 1860 en fait mention dans son ouvrage " Itinéraire de St Rambert à Grenoble ". Selon lui, certaines parties datent du Moyen-Age : les tourelles à créneaux qu'il y a vues ; la chapelle, avec ses fenêtres à ogives, serait du XIIIe ou du XIVe siècle ; d'autres parties, avec leurs fenêtres à croisillons de pierre sont du XVIe.

Aujourd'hui, la commanderie de Lachal est une ferme. La chapelle sert de remise où sont entreposés emballages à fruits et sacs d'engrais.

M. MARTIN

*

* *

DEUX EGLISES ROMANES EN VALLOIRE

Mr H. DESAYE qui, avec Mr PEYRARD nous a appris à voir nos églises anciennes, dans le Bulletin AUED n° I 1976, réédité en 1978 et toujours disponible (au secrétariat, et au CDDP) nous avait fait parvenir pour la sortie du 21 Mai, des notes sur les églises de Manthes et d'Anneyron prévues au programme. On s'en est très largement servi dans les notices ci-dessous.

A.B.

LE PRIEURÉ ET L'EGLISE PAROISSIALE ST PIERRE DE MANTHES

Situés sur le bord de la terrasse au sud du village, ils sont comme la très grande majorité des édifices et maisons de la Valloire, construits surtout en galats, si abondants partout.

Du prieuré, clunisien de fondation, il ne reste rien. Les actuels bâtiments assez médiocres, habitation d'un fermier - et qu'on ne visite pas - ont des fenêtres à meneaux de pierre. Tout l'ancien mobilier Renaissance a disparu.

L'église, de modestes dimensions, est intéressante. (1)

I - L'EXTERIEUR

1/ Le clocher (photo 1) large et peu élevé, de type lyonnais ou viennois (comme tant de clochers dans l'archevêché de Vienne) est orné au sommet de jolies baies géminées en plein cintre surmontées d'une fine arcature dite lombarde.

2/ La corniche, sous le toit de l'abside axiale, est faite d'élégants modillons "à copeaux" (voir photo) de style auvergnat, autre influence fréquente dans le Bas Dauphiné et le Valentinois.

3/ La façade conserve deux têtes romanes réemployées dans le mur.

II - L'INTERIEUR

1/ La nef et les bas-côtés avaient peut-être été, à l'origine, charpentés et non voûtés (2). Les gros piliers, et les arcs des voûtes actuelles, au tracé légèrement brisé, peuvent dater du milieu du 12^e siècle, en galats et moellons alternés. Ils ont dû être restaurés.

2/ Plus ancien, et de facture encore maladroite, est l'ensemble du transept et de l'abside : fin du 11^e siècle ou début du 12^e s. Les bras du transept, courts, non débordants à l'extérieur, sont voûtés en plein cintre, et aussi le berceau prolongeant la nef, qui couvre la croisée (pas de savante coupole !) et aussi les arcs d'encadrement. Les quatre grosses piles où sont engagées quatre colonnes portent des chapiteaux sobrement décorés, trois d'entre eux, de "feuilles d'eau" lisses, le quatrième de feuilles dérivées des acanthes corinthiennes, si répandues dans tout le Sud-Est. L'abside très simple, en cul de four, est bien éclairée par une grande baie axiale percée tardivement (14^e s.), baie gothique à double vitrail (photo 2) représentant St Pierre et St Paul, finement ornée dans les marges des instruments de la Passion et d'objets de culte. Des vitraux aussi anciens sont rarissimes dans notre région. Des traces de peinture sont encore visibles à l'abside et la croisée.

Cette église romane de Manthes est le type d'église de petit prieuré rural (aux ressources modestes), faite de matériaux assez médiocres, peu décorée, archaïsante, qui tardivement a été embellie par un vitrail de grande qualité.

(Photos de Mr GERMAIN)

(1) Si on peut rencontrer la personne chargée de l'entretien, elle vous ouvrira volontiers la sacristie, où a été transporté un très beau christ en bois, d'époque Renaissance ou classique.

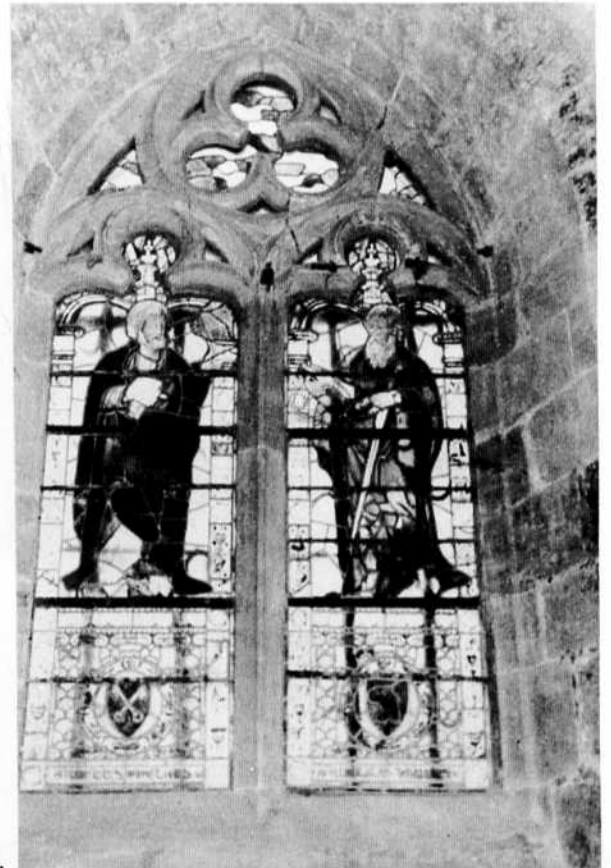
(2) Beaucoup de nos églises romanes sont dans ce cas. Exemples : Montclar sur Gervanne, a Chapelle Barbara à Allan.

EGLISE de MANTHES

33 b.



Chevet de l'église de Manthes.



Vitrail de l'abside de l'église de Manthes.



Anneyron



Anneyron

NOTRE-DAME d'ANNEYRON - EGLISE PAROISSIALE

D'après un texte de 1276, on sait qu'elle dépendait de la très importante et ancienne église de St Pierre de Vienne. Comparée à celle de Manthes, elle était plus vaste, mieux structurée et ornée. On ne décrira ici que les parties anciennes. La grande nef et la façade si parfaitement régulières, en galets et briques, datent du 19^e siècle, qui a voulu refaire tant d'églises "romanes" dans notre région.

Les parties anciennes, transept, abside et absidioles sont bâties de beaux moellons de molasse, bien appareillés.

I - De l'extérieur, le regard s'élève des absides assez basses, très romanes d'aspect, au bloc carré qui portait le clocher, qui a été détruit, et devait être de type lyonnais ou viennois. On se représente une arcature à éléments géminés, dont on voit encore les "corbeaux" de soutien. A remarquer aussi la corniche sous le toit de l'abside.

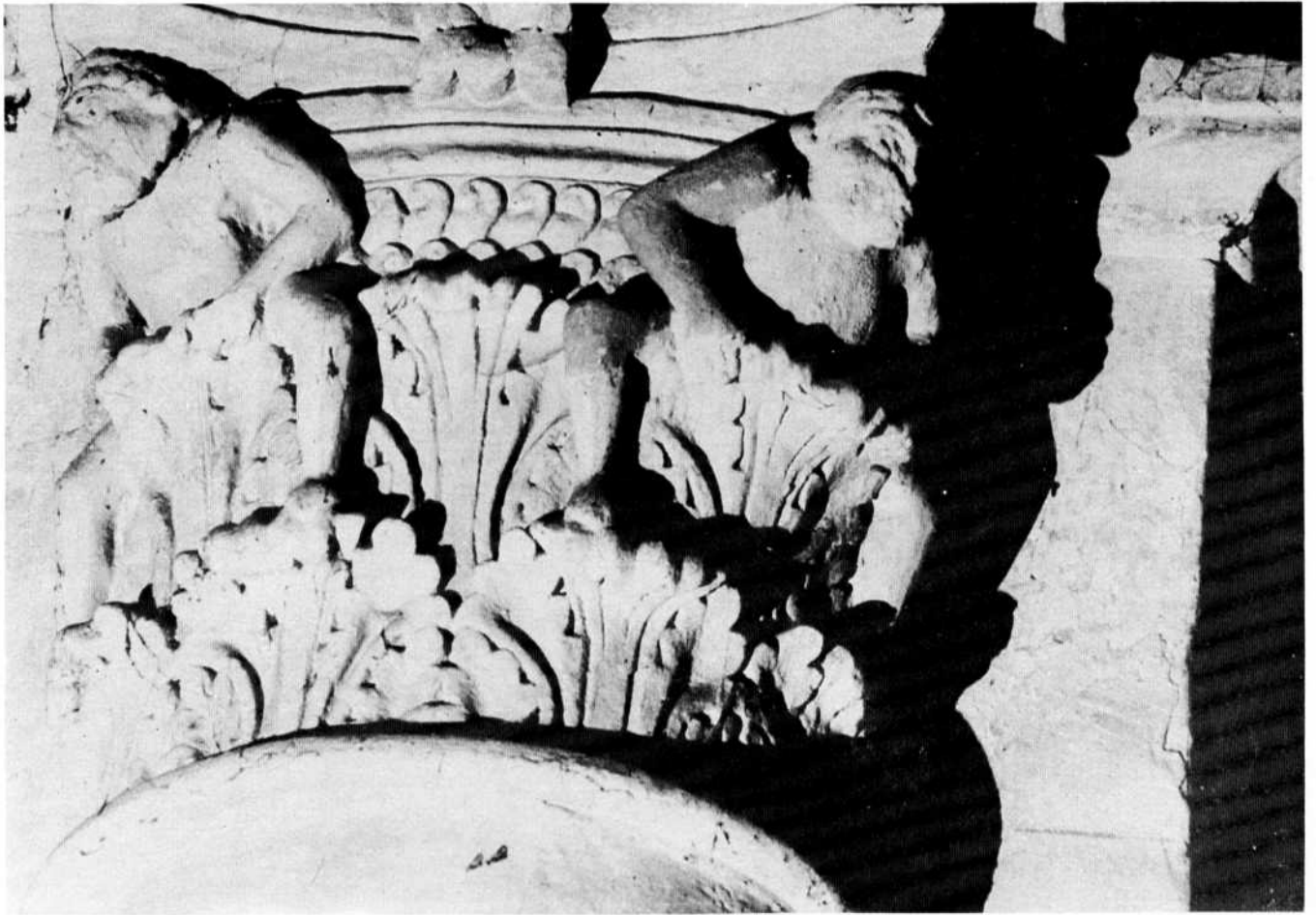
II - C'est l'intérieur surtout qu'il faut voir, construit avec soin dans la 2^e partie du 12^e s. Plusieurs détails sont à rapprocher de la décoration de St André le Bas à Vienne - qui date d'environ 1152-

a) les croisillons du transept sont en berceau brisé et la croisée est couverte d'une belle coupole sur trompes dites "coniques" dont la rosette au centre, dite trompillon, a pu être ajoutée ultérieurement (photo 1).
b) L'abside en cul de four (photo 1) à appareil très soigné est précédée d'une travée droite, à arcs brisés. Cette abside est bien éclairée (photo 2) par une arcature de 3 fenêtres à large ébrasement, cantonnées de fines colonnettes aux chapiteaux à décor végétal. Entre elles, deux pilastres cannelés à chapiteaux importants, de style corinthien. Ce décor qui se retrouve à Ternay entre Lyon et Vienne, est d'une très évidente inspiration antique, et aussi rhodanienne et bourguignonne.- c) On regardera attentivement (voir nos photos 3,4,5 et 6), six chapiteaux sur les colonnes engagées, à bases imitées de l'antique, dans les piliers de soutien de la coupole. Quelle supériorité de technique sur ceux de Manthes ! Quatre d'entre eux sont à décor végétal librement inspiré de l'acanthé (photo 4) ou de la vigne, feuilles et raisins (photo 3) symbole chrétien souvent représenté depuis le haut moyen âge - un autre à deux atlantes sortant d'un bouquet de feuilles (photo 5) - et un autre montrant Samson chevauchant le lion qu'il égorge (photo 6), thème fréquent dans l'art rhodanien : cathédrale, église et cloître de St André le Bas, à Vienne ; cathédrales de Valence, Die et N.D. des Doms en Avignon. On est frappé par le réalisme et le mouvement de la scène, la composition ingénieuse selon des diagonales qui se croisent, la mise en valeur du visage impassible et énorme du héros biblique.

Malheureusement les enduits, repris au cours des siècles, ont amolli les reliefs. Que de décapages, ou au moins, de nettoyages seraient nécessaires dans nos belles vieilles églises !

Cette abside et ce transept de l'église d'Anneyron, plus récents que ceux de Manthes, ont dû bénéficier de ressources locales plus importantes et surtout de la dépendance directe des archevêques de Vienne, servis par des bâtisseurs et des sculpteurs de qualité. Un ensemble trop peu connu.

(Photos de Mme et Mr BOIS).



Anneyron



Anneyron



Anneyron



Anneyron

/ VALLOIRE RURALE ET INDUSTRIES /

L'ensemble démographique et économique Drôme Nord : Gálaure, Valloire, Plateaux encadrants et Vallée du Rhône de Saint-Rambert à Saint-Vallier, a été étudié pour le Conseil général en 1972-73 (1). Notre collègue L. DUPUIS (2) a reçu en 1978 et utilisé le jour de notre sortie en Valloire, une vingtaine de fiches d'entreprises. Le très récent dossier pédagogique "L'Industrie drômoise" a été aussi une aide, ainsi que les renseignements communiqués par la Chambre de Commerce de Valence. Voilà les trois sources de la documentation utilisée dans les pages suivantes, destinées plus encore qu'à informer sur des faits économiques, à faire réfléchir sur les transformations des activités, et leurs incidences sur la population - et dégager les caractères des entreprises industrielles, surtout en Valloire.

Dans toute cette Drôme du Nord, l'industrialisation avait été précoce : proximité du Bas Dauphiné qui connut dès le 18^e siècle une "révolution industrielle", facilités des liaisons routières par la Valloire, voie ferrée de St Rambert à Grenoble construite à la fin du Second Empire.

Jusqu'au dernier tiers du 19^e siècle, il a existé une "nébuleuse" de petites entreprises dispersées à mi-chemin entre l'artisanat et l'industrie textile, cuir, bois. Industries de villages, sans croissance urbaine. A la fin de cette époque l'agriculture traditionnelle de subsistance s'ouvrait à quelques cultures de marché - en particulier les fruits. La population est nombreuse pour ce pays rural : en 1866, trois communes seulement ont une densité inférieure à 50 h/km² (cf. 13 en 1968 ...).

A partir du dernier tiers du 19^e s., jusqu'aux années 50, les liens agriculture-industrie se défont en partie. La population ne croît plus ou régresse, à des degrés différents d'ailleurs selon les "pays".

De 1950 à 1972 le redressement se produit, avec une légère reprise démographique et la création d'industries nouvelles à partir de capitaux étrangers à la région.

Ce dernier article sur la Valloire (Bulletins 3 et 4) se limitera autant que possible à cette petite unité géographique et historique qu'est la Valloire. Mais il eût été arbitraire de dissocier nettement, dans le triangle industriel de Sablons à Epinouze Manthes - Manthes à Andancette - Andancette-St Rambert, les entreprises de la Valloire de celles du Couloir du Rhône (par exemple, LAFUMA a une usine à Annéyron et une à St Rambert). On tiendra compte aussi des liaisons solides entre évolution agricole et industrielle, dans un pays à vocation rurale dominante.

(1) Sauf autres indications en notes, les citations sont empruntées à cet ouvrage.

(2) - L. DUPUIS, principal du collège de St Sorlin et adjoint au maire de cette commune.

A - QUELQUES DONNEES VALABLES POUR UN PASSE RECENT -

La population - Tandis que la Vallée, de St Rambert à St Vallier, se peuple rapidement de 1962 à 1968, la Valloire ne s'accroît que de 4 %, et surtout du fait d'Anneyron, alors que la population de sa bordure sud, plus rurale, décroît. Comparez les chiffres des recensements de trois communes différemment situées par rapport au Couloir Rhodanien.

	ANNEYRON	ST SORLIN	MORAS
1946	<u>2324</u>	<u>1310</u>	<u>451</u>
1954	2397	1344	477
1962	2549	1378	458
1968	2820	1387	475
1977	<u>2989</u>	<u>1392</u>	<u>387</u>

L'agriculture prospère - Cette population comprend 20 à 50 % d'agriculteurs, excepté à Anneyron, Epinouze, Manthes, très industrialisés. Mais ce relatif équilibre est précaire. Dans sept communes sur huit le nombre des paysans décroît sans que la population diminue, le transfert se faisant sur les autres secteurs.

Pourtant les sols souvent bons ou très bons, les surfaces planes, et le chevelu des petites rivières, l'abondance de la nappe phréatique permettent une irrigation profitable. " Le niveau professionnel des exploitants est élevé ", et ils obtiennent de hauts rendements, des produits de bonne qualité, et ils savent renouveler leur matériel et s'associer en coopératives. On peut admirer en Valloire de magnifiques champs de blé, maïs, cultures fourragères, légumes, fraisiers, et de beaux vergers : pommiers et poiriers plus nombreux au sud, pêchers au nord. La gamme des cultures est très étendue. Mais les exploitations sont trop petites. Un tiers ne dépassent pas 6 ha, et dans cette situation, les jeunes surtout associent à leur travail agricole une seconde activité professionnelle.

Croissance et transformations de l'industrie -

" On appelle industrie une entreprise de production ou transformation employant plus de 5 salariés ".

La tendance générale dans le Nord de la Drôme est à la diversification des productions à partir du travail des métaux, de la production des matériaux de construction, d'articles de sport, de céramique (ensemble 71 %), du bois, de la chimie, des carrières de graviers (ensemble 21 %).

Tendance aussi à la concentration : 13 établissements de plus de 100 salariés emploient 64 % des effectifs et le nombre de ceux de plus de 50 salariés s'accroît. Il faut remarquer pourtant que " LAFUMA " et " DALAMI " ne figurent qu'aux 16 ème et 17 ème rangs parmi les 20 premières entreprises de la Drôme (1) Seulement 28 % des effectifs

(1) - Cahier pédagogique " l'industrie dans la Drôme " - p. 16

industriels de la Drôme Nord sont employés en Valloire, tandis que le couloir rhodanien, dans la même région, totalise 63 %. On ne peut donc parler de grande industrie en Valloire. La densification sur un espace géographique urbanisé ne vaut que pour le couloir rhodanien, où les effectifs salariés ont tendance à croître plus vite. Par contre, beaucoup de femmes préfèrent un travail sur place au village. Elles forment les 21 % des effectifs à Anneyron, 12 % à Manthes. Dans la fabrication des articles de sports, ce taux atteint 54 %.

En résumé, en 1972, l'étude pour le Conseil général reconnaissait comme caractéristiques de l'industrie dans la Drôme nord - Valloire comprise :

- ... une croissance relative du volume des affaires,
- ... une diversification accentuée,
- ... une concentration en progrès,
- ... la stagnation des industries traditionnelles et la croissance rapide d'activités nouvelles,
- ... la croissance des effectifs salariés et surtout féminins.

C'était encore plus marqué dans le Couloir, du fait des industries implantées par des sociétés extérieures à la région, les décisions étant prises au plan interrégional ou national.

x x

B - QUELQUES DONNEES POUR 1978 -

La conjoncture économique actuelle, ses répercussions dans l'industrie sont si fluctuantes et parfois si inquiétantes en France et dans le monde où est intégrée la France, qu'il était indispensable de s'informer sur la zone décrite ci-dessus - surtout la Valloire - sans jamais oublier pourtant ses relations avec le Couloir.

1/- Industries liées au milieu local - Les unes sont restées familiales et traditionnelles, quelques autres se sont beaucoup modernisées. Si la minoterie de Lens-Lestang est une entreprise strictement familiale qui ne travaille que pour les environs (farines pour boulangerie et pâtisserie, et farines pour le bétail), la biscuiterie La Tour d'Alhon à Anneyron, en forme de SARL⁽¹⁾ depuis 1967, emploie 67 personnes et fabrique biscuits et boudoirs pour le marché national et l'exportation.

Les fruits produits en abondance exigent une grande quantité d'emballages légers, fabriqués à partir des très nombreux peupliers. A Manthes une usine emploie 33 personnes, mais la G.E.F.R.A. de St Rambert n'est qu'une des 16 usines d'un " Groupement d'intérêt économique ". Créée en 1972, elle emploie environ 300 personnes, produit 25.000.000 d'emballages et 500.000 palettes - pour la vente en France, Allemagne et Suisse.

Du matériel agricole est fabriqué à Andancette : entreprise familiale de 22 personnes.

Et on peut bien appeler industries alimentaires les élevages de truites que permet l'abondance des eaux limpides et fraîches de Manthes (mais la nourriture, en granulés, est importée). L'un, société filiale d'un groupe, produit 500 tonnes de truites par an avec 10 employés. L'autre est resté une entreprise familiale et produit 90 tonnes, avec 4 employés. (Nous avons visité ce vivier le 21 Mai). Les deux semblent prospères, et expédient en France et en Suisse.

(1) S.A.R.L. : Société à responsabilité limitée
S.A. : Société anonyme

2/- Les industries du bâtiment et annexes - Les énormes alluvions du Rhône sont exploitées en carrières près d'Andancette (31 et 49 personnes) et la plus importante des deux entreprises fabrique aussi des éléments de ciment et béton.

Mais les plus nombreuses entreprises transforment des matériaux très variés, importés, et se situent le long des grands axes de circulation rhodaniens. Une marbrerie (8 ouvriers) et une entreprise de plâtrerie-peinture (12 personnes) à Anneyron - une plus grosse affaire de maçonnerie à Epinouze (22 personnes).

Mais c'est à St Rambert que se trouve ETERNIT S.A. - fondée en 1967 (ex-entreprise familiale) de 107 personnes, qui fabrique des tuyaux et tubes pour canalisations - et aussi EVERITUBE à Andancette (181 personnes), autre production de tuyaux d'amiante et ciment.

Saint-Rambert est aussi le siège d'une usine de charpentes métalliques (52 personnes), de deux établissements de constructions métalliques (33 personnes), d'une fabrique d'enseignes et d'objets de signalisation (10 personnes) - Et "DALAMI, à St Rambert encore, avec 391 personnes, fabrique toutes sortes de revêtements de sols et murs.

3/- La poterie et la céramique sont implantées depuis un siècle et davantage dans la Drôme nord, de Ponsas à Anneyron, où ont été exploitées de nombreuses carrières d'argiles diverses.

Mais à Anneyron, la poterie de grès n'emploie plus que 38 personnes (une seule usine familiale) - alors que "CERALEP" S.A. à Andancette (qui a absorbé l'Electro-Porcelaine de St Vallier) est une grande affaire très moderne fabriquant de la porcelaine électro-technique industrielle avec 192 personnes.

4/- Le cuir si important autrefois dans ce pays d'élevage de bétail, et riche en eaux, était produit dans des tanneries à St Rambert et Anneyron. Actuellement il reste une seule fabrique de chaussures spécialisée dans des articles de grande résistance (sport), qui emploie à St Sorlin 29 personnes.

5/- Si les fabriques de textiles naturels, comme partout dans nos régions, ont presque disparu (un tissage de soieries à St Rambert avec 25 personnes), les fils, fibres et autres matériaux artificiels ou synthétiques sont employés avec laine et coton dans une grosse usine de Manthes de 170 personnes qui fabrique layette, vêtements d'enfant, de sports. Entreprise familiale en 1929, devenue filiale d'une société anonyme, " non seulement elle se maintient sur le marché français mais fait 40 % de son chiffre d'affaires à l'exportation ". (1)

6/- Cette conversion à l'emploi de nouveaux matériaux et cet effort vers la diversification des produits sont particulièrement remarquables dans l'entreprise LAFUMA. Une usine de 359 personnes à Anneyron et une autre de 75 personnes à St Rambert.

Dans les années 20, deux fils LAFUMA (le père était tanneur) possédaient un modeste atelier de bourrellerie - transformé en 1930 en fabrique de sacs de ménage. L'entreprise devient une SARL puis une SA, produisant meubles et matériel de camping et jardin ; et des sacs de ménage, de montagne, de sport. Le marché est largement national, et plus

..//..

(1) - Renseignements communiqués par la direction de l'usine à Mr DUPUIS.

de 10 % de la production est exportée. Une entreprise stable, selon ses directeurs eux-mêmes. Elle emploie à Anneyron même 208 personnes, mais plus de 150 viennent des villages proches, et de ceux de la vallée voisine du Rhône, et même de la rive droite (1).

A rapprocher de cette grosse affaire à envergure nationale, une entreprise importante (154 personnes) qui fabrique à Anneyron du matériel tubulaire et pour camping.

7/- Reste à grouper, un peu arbitrairement, des industries de transformation et assemblage des métaux, d'importance très inégale (2).

La Société " ARMUNITS PRODUCTION " SA fabrique à Mantaille, hameau de St Sorlin, depuis 1973, des cartouches de chasse et tir : 42 employés ou ouvriers - marché national et 5 % d'exportation. A Mallegarde-St Sorlin, sa filiale M.A.A.D. fabrique, depuis 1977, 50 millions par an de douilles de chasse, et vise à un chiffre de 100 millions, avec 13 personnes. A Anneyron, une fabrique d'armurerie, coutellerie et articles de sport emploie 9 personnes.

Très spécialisée aussi, mais d'une toute autre envergure, est EUROTUNGSTENE. Datant de 1939, c'est une filiale de la grande firme PECHINEY-UGINE-KULHMANN, située à Epinouze. La dureté du carbure de tungstène permet la fabrication de tous outils et objets métalliques de protection devant supporter de grandes résistances : 100.000 outils de mine par mois, 250.000 outils de coupe par mois, 100 millions de crampons antidérapants pour pneumatiques par an. Le marché national absorbe 65 % du chiffre d'affaires, le reste étant d'exportation. Les effectifs de 244 ouvriers, 88 employés, 7 cadres, sont dits " stables ", après compression récente, par le Directeur de l'établissement.

On voit donc que plusieurs grosses entreprises industrielles, dépendant de firmes nationales ou inter-régionales, emploient dans le Couloir, et en Valloire, une nombreuse main-d'oeuvre et on redoute leur dépendance vis-à-vis d'un marché très disputé. L'usine CARBONE-LORRAINE (graphite et charbons artificiels) qui appartenait à cette catégorie, a fermé ses portes à Epinouze en 1977. On voit aussi quels efforts sont nécessaires pour occuper de nouveaux " créneaux " de fabrication et de vente et pour exporter si possible. Il s'agit de répondre aux besoins, en partie nouveaux, de confort, sécurité, loisirs, sport et mode.

X X

A revenir, pour conclure, sur l'ensemble de la vie économique en Valloire, il semble :

- 1- que les chances de ce petit pays restent, pour une part importante, agricoles,
- 2- que les industries lourdes malgré l'étendue des espaces plats n'y soient pas souhaitables : il faudrait de gros travaux pour amener le gaz de Tersanne, viabiliser et urbaniser plus largement - ce qui amènerait à détruire de bons sols agricoles et risquer des pollutions. D'ailleurs des zones industrielles existent ou sont prévues au Pége de Roussillon et à Sablons tout proches;

.../...

(1)- Dossier pédagogique cité - p. 28

(2)- Revoir ci-dessus 2 - les usines de constructions métalliques pour le bâtiment.

3- Mais des industries légères, peu ou non polluantes, occupant assez peu de place, pourrait être installées soit près des villages actuels, soit dans des hameaux (tel M.A.A.D. à Mantaille) où les sols ne sont pas tous riches.

Cette industrialisation, qui ne défigurerait pas la Valloire rurale, assurerait la relève des emplois devenus moins nombreux dans l'agriculture, et recherchés par les femmes et les jeunes. De telles transformations exigent assurément de sérieux plans d'études, des qualités professionnelles des directeurs d'entreprises, une souplesse d'adaptation des ouvriers et employés. Encore faudrait-il que la situation économique générale ne se dégrade pas.

A. BERNARD

ASSEMBLEE GENERALE

ET EXPOSE DE M. SAUGER

PROFESSEUR AGREGÉ D'HISTOIRE A ROMANS

ROMANS AU 19^e SIECLE

(le cadre urbain, l'industrialisation, la mentalité romanaise)

29 NOVEMBRE à 15 heures à l'Ecole normale d'Institutrices

COTISATIONS

ATTENTION

Cotisation et abonnement au bulletin seront très probablement augmentés en 1979 (Décision à prendre par l'A. G. du 29 novembre.

Nous prions instamment les membres de l'A. U. E. D. et les abonnés au Bulletin, dès qu'ils auront connaissance des nouveaux tarifs (ils seront publiés dans le N° 1/79), de bien vouloir se mettre en règle.

ASSOCIATIONS LOCALES ET DEPARTEMENTALES POUR LE TOURISME
ET LA CULTURE

Elles sont nombreuses dans la Drôme, et surtout dans la partie Sud, très inégales d'importance : effectifs, objectifs, moyens d'action. Beaucoup ont pris le nom de : " Amis de ... " : tel village à protéger ou à réanimer, tel site ou édifice important, tel petit " pays " à l'histoire intéressante, etc... D'autres couvrent l'ensemble du département: la très vénérable " Société d'archéologie et de statistique de la Drôme ", qui vient de publier son 408 ème bulletin ; le Comité du tourisme dans la Drôme, et notre AUED, qui offre volontiers sa documentation à qui veut l'utiliser.

A la fin de 1977 a été constituée sous la présidence du Dr PLANAS, président du Syndicat d'Initiative d'Etoile, et très attaché à la mise en valeur de son beau village (1), une fédération de ces groupes divers, qui souvent s'ignorent entre eux, pour accroître leur efficacité et exploiter mieux le "Patrimoine Drômois" (2). C'est le nom de cette fédération qui groupait au départ 19 associations très diverses. M. PEYRARD avait souhaité que notre Association y adhère, ce qui a été fait.

Ce qui suit, en fin de Bulletin, n'est ni catalogue ni une sélection. La secrétaire signale seulement les bulletins qu'elle a reçus récemment d'Associations où nos collègues ont un rôle important.

- La Revue drômoise (de la Société d'Archéologie - 14, rue de la Manutention à Valence) étend son domaine à des sujets d'histoire et géographie, inédits ou à réétudier.
- Les Amis du Buis et des Baronnies, sous la présidence d'un " Buxois " dynamique et très informé du passé et du présent de son pays, publie un Bulletin agréable, et de qualité.
- Les Amis du Vieux Donzère font beaucoup de travail de recherches archéologiques et historiques, dont rend compte " Recherches donzéroises " (Mairie de Donzère).
- Le Président du Syndicat d'Initiative de Saillans non seulement accueille et aide les touristes, mais apprend leur passé aux habitants de la Drôme moyenne, dans son Bulletin " Le Solaire " auquel M. PEYRARD a très longtemps et très sérieusement collaboré.
- Deux récents bulletins : " La Gazette de Chateauneuf d'Isère " (Mr FROMENT, Les Ecoles) et " Vivons à Mirmande " (Maison du Potier, Mirmande), avec des moyens modestes, ont commencé un bon travail : retrouver le passé rural de la Basse-Isère, sauvegarder un très beau village ancien.

Vous lirez ci-dessous une page entière d'un des plus laborieux des groupes drômois ; le Club UNESCO de La Garde Adhémar, animé par des professeurs et ingénieurs de Pierrelatte, travaille patiemment et modestement à l'histoire de leur village d'adoption. L'exposition de cet été, sur Escalin et son temps, a été organisée et financée par le Groupe. Les touristes du Guide Michelin l'ont visitée après la célèbre église romane toute proche. Elle devrait être vue et appréciée par de nombreux enseignants et leurs élèves.

.../..

(1) - Le Dr PLANAS nous avait donné, en 1976, une notice sur la belle église romane d'Etoile.

(2) - Le secrétariat du Patrimoine drômois : Hôtel Dupré-Latour - 7, rue Pérollerie - VALENCE.

Le Club UNESCO de LA GARDE ADHEMAR depuis sa fondation en 1968 a beaucoup diversifié ses activités :

- sauvegarde du site de La Garde Adhémar et de son patrimoine,
- connaissance du passé du village par le dépouillement et l'exploitation des archives communales, privées, notariales (principalement La Garde-Adhémar au XVIII^{ème} siècle),
- organisation d'expositions estivales pour faire connaître cette histoire aux lagardiens et aux nombreux touristes de passage,
- animation culturelle : bibliothèque, concerts, exposition-vente de jouets en bois à partir de la mi-Novembre,
- organisation de stages de 3-4 jours (à la demande) à La Garde Adhémar, en liaison avec l'Association culturelle Thalassa, sur le thème : Le Tri-castin passé et contemporain.

L'EXPOSITION DE L'ETE 1978 (13 panneaux) a été consacrée au 4^{ème} centenaire de la mort d'Escalin, baron de La Garde. Cette exposition avait pour but, non seulement de présenter cette personnalité à la destinée peu commune (un berger de La Garde Adhémar devenu ambassadeur de François 1^{er} auprès de Soliman le Magnifique, puis général en chef des galères royales et baron de La Garde), mais aussi de le situer dans son temps: le XVI^e siècle (guerres d'Italie et contre Charles Quint, guerres de religion, Renaissance, vie de Cour, vie quotidienne des contemporains).

Le Club UNESCO, disposant de peu de moyens financiers, a cependant voulu présenter de manière la plus claire et la plus pédagogique possible, documents photographiques, textes courts et même une maquette de galère prêtée par un musée de la marine.

Cette exposition, ouverte par des membres bénévoles, tous les week-end de Juin à Octobre et en continu pendant les deux mois d'été, a reçu la visite de plus de 2 500 personnes.

LES PUBLICATIONS DU CLUB UNESCO -

- sur le XVIII^{ème} siècle
 - .C. CHIDAINÉ et H. TRIQUE - Etude démographique de La Garde Adhémar au XVIII^e s., premiers résultats des recherches, in "Revue Drômoise", tome LXXX, n° 403, Mars 1977.
 - . CLUB UNESCO DE LA GARDE ADHEMAR - La Garde Adhémar au XVIII^e siècle, Etat des recherches 1977 (épuisé).
 - .F. et B. HERMANDEZ et P. BERTHIER - Une communauté rurale au XVIII^e siècle : La Garde Adhémar, in "Information Régionale " 1978 n° 27 C.R.D.P. Grenoble. (A commander au C.R.D.P. de Grenoble).
- Sur Escalin :
 - .H. TRIQUE - Une destinée peu commune : Antoine ESCALIN, BARON DE LA GARDE 1498- 1578. In "Revue Drômoise" tome LXXXI n° 408 - Juin 1978 (un tiré à part peut nous être commandé) - Un récit pittoresque, très recommandé (NDLR)

EXPOSITION-VENTE DE JOUETS EN BOIS -

Participation de onze artisans régionaux, du 20 Novembre au 17 Décembre, les mercredis, samedis, dimanches après-midi, à la chapelle des Pénitents de La Garde Adhémar.

LE CLUB UNESCO DE LA GARDE ADHEMAR

NDLR - La secrétaire de l'AUED félicite chaleureusement les organisateurs de la très remarquable exposition sur Escalin (chapelle des Pénitents, face à la belle église romane) d'une haute qualité culturelle, sans être "savante". Avant et après les dates ci-dessus, la visite de l'exposition pourrait être encore possible par groupes, après accord avec Mr TRIQUE, ou Mr HERMANDEZ, à La Garde Adhémar.

../..

COMMUNIQUE de Mr ERMISSE, Directeur des Services d'Archives

L'Association des " AMIS DES ARCHIVES DE LA DROME " qui avait été créée il y a deux ans sous le titre " HISTOIRE ET ARCHIVES DROMOISES " et sur l'initiative conjointe de notre regretté ami M. Maurice PEYRARD et de M. Gérard ERMISSE vient, après une période de léthargie relative due au décès de son Président, M. PEYRARD, de reprendre ses activités.

L'Assemblée Générale annuelle s'est tenue le 8 Octobre dernier à BUIS LES BARONNIES et a remporté un succès certain non seulement en raison du nombre de personnes présentes mais également de la qualité des débats et des activités proposées.

L'Association est prête à recevoir encore de nombreux adhérents se sentant attirés par l'une de ses deux directions principales :

- la recherche en matière d'histoire locale,
- l'utilisation des documents d'archives dans l'enseignement.

Plusieurs projets de travaux sont à l'étude dont les principaux sont :

- des journées d'étude drômoise regroupant tous les chercheurs actuellement au travail sur notre département,
- des stages de formation pour initier les " néophytes " au maniement des archives et de la documentation historique en général,
- des publications diverses (guides de sources, bibliographies sur la Drôme, bibliographies par sujet, recueils de cartes et plans, etc...).

Nous souhaitons bien sûr que les membres du milieu enseignant fort bien représenté au sein de l'A.U.E.D. se sentent particulièrement concernés par nos activités et nous rejoignent très nombreux.

Si vous désirez vous intéresser à l'aspect pédagogique vous pourrez vous adresser à :

Mme LEVEQUE - C.E.S. Moulin d'Albon - 26500 BOURG LES VALENCE.

Si vous êtes intéressé par l'aspect recherche, vous pouvez vous adresser à :

M. BUIX Aimé - La Roncelière - 26 LE BUIS-LES-BARONNIES

et d'une façon générale au secrétaire de l'Association :

M. Gérard ERMISSE - 14, rue de la Manutention - 26000 VALENCE
Tél. 42.05.22

Cotisation annuelle 10 F, à verser à " HISTOIRE ET ARCHIVES DROMOISES " - C.C.P. 6476-12 Z LYON.